IMPRESSIONS DE MES VOYAGES AUX INDES

PRINCESSE DE KAPURTHALA


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

IMPRESSIONS DE MES
VOYAGES AUX INDES



Photo. by Rochlitz, N. Y.

Princesse Prem Kaur de Kapurthala

IMPRESSIONS DE MES VOYAGES AUX INDES

Par

PRINCESSE PREM KAUR DE KAPURTHALA

ILLUSTRÉ



New York
STURGIS & WALTON COMPANY
1915

Set up and printed from type. Published September, 1915



S. A. le Maharajah de Kapurthala
Grand Commandant de l'Étoile des Indes

PREFACE

Ce petit manuscrit que je vieus de terminer, est la récapitulation de mes impressions sur quelques-uns de mes plus intéressants voyages aux Indes, pays que j'habite depuis huit ans.

Comme c'est un fait presque unique, qu'un Prince Hindou épouse une Espagnole et que le monde trouve cela si étrange, ayant une opinion absolument fausse de la vie et des moeurs indigènes, ou pourra juger de mon agréable existence.

Depuis mon mariage avec Son Altesse, qui eut lieu à Kapurthala même, j'habite avec elle dans le nouveau palais, au milieu du plus grand luxe et confort européen.

Ce palais construit, par deux architectes français, est un Versailles en miniature, qui a pris sept ans pour être complétement terminé. Il a été inauguré en 1908 par des fêtes magnifiques, pour lesquelles plusieurs Princes

Indiens furent invités, ainsi que des Français des Anglais et des Hindous.

De toutes les distractions que l'ou puisse avoir aux Indes, je préferè les voyages que nous faisons fréquemment. Ils m'ont donné du reste l'occasion de pouvoir écrire ces quelques pages sur ce délicieux pays d'Orient, ou je réalise passer les plus heureuses années de ma vie.



Nouveau palais de Kapurthala

ILLUSTRATIONS

MES VOYAGES AUX INDES

Jeudi 6 Février, 1913.

Nous partons aujourd'hui faire une tournée dans différents états de Rajputana. Nous voyageons dans notre wagon privé qui doit Jullundur à six heures et demie.

Nous avons passé toute la nuit, ainsi que la journée du lendemain sur la grande ligne, c'est à six heures du soir seulement que nous arrivâmes à Rutlam, pour changer de train et prendre la petite ligne, dans la direction d'Odaipure. S. A. Le Maharajah de Baroda eut l'amabilité de mettre à notre disposition son wagon-salon et par train spécial nous sommes arrivés le lendemain à dix heures du matin. La poussière était fort désagréable et le paysage aride avait pour nous un aspect étrange, habitués à notre végétation plus florissante du Punjab.

Un des officiers de S. A. Le Maharana d'Odaipure nous attendait à la gare, et après nous avoir adressé les compliments de bienvenue il nous accompagna en automobile jusqu'au Guest-House, mis à notre disposition pour la durée de notre séjour. La maison était très confortable, mais très simplement meublée; le panorama qui se déroulait à nos yeux était pittoresque, et en même temps des plus curieux, par ses montagnes grisonnantes, désséchées, brûlées par le soleil.

Au pied de notre maison, se trouvait un joli lac artificiel, appelé "Satch-Sagar," où les montagnes se réflètent dans ses eaux verdâtres qui donnent une certaine fraicheur à cette nature si revêche.

Notre première nuit fut très agitée. Les moustiques étaient insupportables, et lorsque nous commençions à sommeiller, des cris déchirants de chacals nous réveillaient en sursaut. N'y avait-il rien de plus désagréable à entendre au milieu de la nuit, rien de plus lugubre, que ces frémissants hurlements qui durèrent jusqu'au lever du jour?

Une vieille légende rappelle qu'un jour,

un des Empereurs Mogols de Delhi, avait été réveillé en sursaut par des cris déchirants de chacals. Effrayé, ne se rendant pas compte de ce que c'était, il fit appeler aussitôt un de ses ministres, pour lui demander, qui se permettait de troubler son paisible sommeil à des heures si indues de la nuit. " Majesté, lui dit-il, ce sont des chacals qui n'ayant rien à manger, rien pour se vêtir, implorent votre bonté en demandant que votre Majesté leur vienne en aide et soulager leur misère." " Bien, répondit l'Empereur, demain je vous ferai remettre cinq mille Rupees, pour que vous distribuiez à chacun, des vêtements et de quoi manger, j'espère qu'ils seront satisfaits." Quelle fut la joie du ministre, en s'apercevant que sa réponse improvisée avait si bien réussi et qu'il en aurait un si joli profit. La nuit suivante, Sa Majesté fut encore réveillée par les mêmes cris que la nuit précédente, et de nouveau fit appeler son ministre. " Comment se fait-il, lui dit l'Empereur en colère, que vous n'ayiez pas exécuté mes ordres, puisque vous avez reçu l'argent nécessaire pour secourir ces pauvres animaux, pour lesquels vous aviez tant de pitié." Le

Ministre, qui avait d'avance pensé à ce qu'il pourrait bien répondre à Sa Majesté, bien crédule, lui répondit avec beaucoup d'assurance, étant persuadé de l'effet de ses paroles: " Sire, je suis très peiné de votre colère, n'ayant rien à me reprocher. Votre Majesté en sera assurée lorsqu' Elle saura que ces chacals, reconnaissants de vos bienfaits, viennent seulement vous témoigner toute leur gratitude avec l'assurance de leur plus profond respect."

L'Empereur touché, attendri par tant de sincères démonstrations, congédia son ministre, qui ne fut pas fâché de s'en être tiré à si bon compte.

LA VILLE BLANCHE D'ODAIPURE

La ville d'Odaipure est surtout très remarquable et unique dans l'Inde, par son caractère des plus antiques, par la beauté de ses magnifiques lacs artificiels et pour la pureté de sa race rajpoute, première caste aux Indes après le brahmanisme, qui est la caste de prêtres la plus élevée, dont le peuple est si fier.—(Rajpout signifiant fils de Prince.) Son Altesse le Maharana est considéré comme le descendant direct du soleil, on à pour lui la même vénération que pour un Dieu; très aimé de ses sujets, il est reconnu le plus grand parmi toute la noblesse des Indes.

Le Maharana est un grand sportman; il emploie la plus grande partie de son temps à la chasse et jusqu'a aujourd'hui, il tient le record de la chasse aux tigres.

Nous avons fait une délicieuse promenade sur le joli lac (Pétrola), un des plus grands

de ce pays, il a quatre kilomètres de circonférence et est entouré d'un côté, par des montagnes abruptes, de l'autre par la ville et par le palais du Maharana. L'architecture de ce palais est une des plus remarquables parmi les oeuvres hindoues, sa blancheur et l'éclat du marbre de ses dômes se réflètent dans les eaux, comme un enchantement.

A côté du Palais, s'élève une multitude de temples, tous du même genre, sculptés d'un travail à la main très artistique et toujours d'une blancheur scintillante. Par centaines, les habitants viennent prier matin et soir, après avoir pris leur bain au bord du lac; l'ensemble des couleurs des costumes et des turbans, nous donne l'impression de fleurs vivantes, par tant de vie qui s'harmonise avec la belle nature.

Les femmes du peuple ont une démarche très fière; elles portent tout sur la tête et sont très gracieuses lorsqu'elles viennent remplir au bord du lac, leurs cruches en cuivre. Elles sont généralement toujours couvertes d'innombrables bijoux et garnissent leurs jolis bras de bracelets en verre aux couleurs très brillantes, qui leur montent jusqu'au coude.



S. A. Le Maharana d'Odaipure

Elles sont coquettes et piquantes, trouvent toujours le moyen de passer leur temps à discuter au sujet de leurs costumes, n'ayant vraiment aucun souci, ignorant ce qu'est une vie d'intérieur, bien différent de nous, qui ne vivons que pour cela et notre bien-être.

Au milieu de ce lac s'élèvent deux jolis palais, entièrement construits en marbre du pays, et de travail pur style hindou. Le premier est appelé " Jag-Nanas." Son intérieur est décoré d'immenses glaces qui garnissent les murs sur toute leur longueur, le parterre et ce qui encadre les glaces est fait d'une composition de mosaïque, donnant une grande fraîcheur pendant les fortes chaleurs d'été. Un jardinet très coquet, aux allées creusées et maçonnées tout autour, qu'on remplit d'eau, rend la température plus fraîche et agréable. On y trouve des plantes très parfumées, aux couleurs très vives et variées, qu'on voit rarement, même dans ce pays-ci. Le second palais, plus grand que le précédent, est surmonté d'énormes éléphants en marbre ; il est ancien et historique. Nous avons visité l'unique pavillon qui ne se composait que d'une cham-

bre assez grande, au plafond très élevé: C'est là que le Prince Héritier, "Shahi-Gaman," fils de l'Empereur Jahangir de Delhi, se réfugia pendant plusieurs années que durèrent les intrigues entre lui et son perè causées par les Officiers de la Cour, dont les partis étaient devenus très divisés. Il ne retourna dans ses états qu'après la mort de l'Empereur, là il prit ses droits de souverain et monta sur le trône, en se faisant proclamer Empereur par ses partisans. Ce pavillon a été si bien conservé, qu'on ne peut croire que plusieurs siècles se soient écoulés, que tant de faits ineffaçables et historiques s'y soient passés. Ils resteront éternellement gravés dans l'histoire d'Odaipure, qui a toujours été le centre de toutes les hostilités guerrières et religieuses.

Ensuite, nous prîmes un thé copieux, spécialement préparé pour nous sur une de ces magnifiques terrasses, d'où la vue générale du lac et de la ville était d'une beauté féérique, sous un soleil couchant d'un rouge vif, qui nous transforma subitement cette ville blanche d'Odaipure, en rose.

Plus tard nous reprîmes un petit bateau

à rames et l'on nous conduis-it au pied d'une petite montagne. Lorsque nous en fîmes l'ascension, nous fûmes heureux de trouver une maisonnette, dans laquelle nous était réservé un spectacle bien curieux. Du haut de la terrasse qui domine un terrain désséché et sauvage, nous vîmes des centaines de sangliers qui couraient de tous côtés, à l'appel d'un homme qui leur jetait des grains de maïs, dont ils sont très friands.

Ils crient, se disputent à qui aura la plus grosse part. Les chacals, les paons, les pigeons, et les tourterelles mangent tous ensemble avec grande avidité et gloutonnerie.

Nous les croyions très apprivoisés en les voyant tout près de nous, mais à notre grand étonnement d'entendre qu'avec ces sangliers, on organise de grands "pigstickings," sport très aimé des anglais, et très connu aux Indes, pour lequel les Indiens tiennent le record étant le vrai sport de leur pays. Ces animaux sont assez redoutables et très durs à mettre hors de combat.

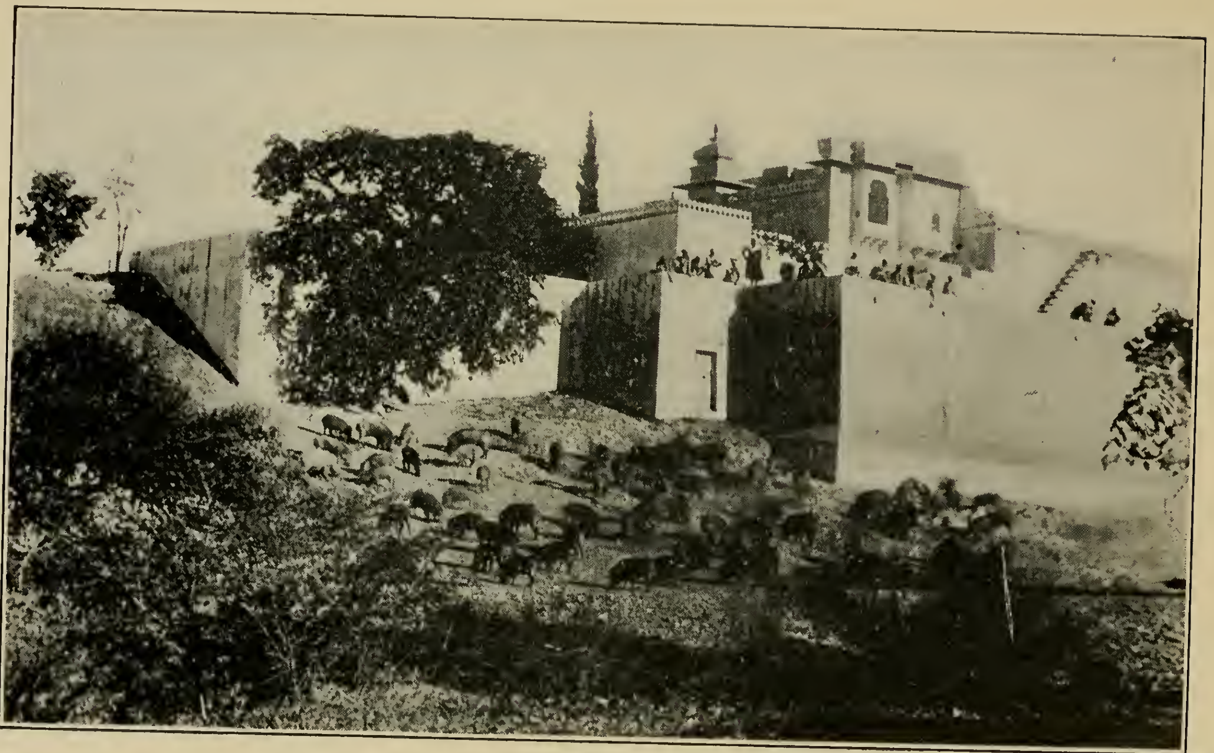
S. A. Le Maharana vient deux fois par semaine pour se distraire et assister à leurs repas.

Toutes les montagnes que nous voyions sont peuplées d'animaux sauvages, comme le tigre, le léopard, la panthère et l'hyène. Notre chauffeur nous raconta qu'un soir après nous avoir reconduit, en rentrant chez lui, une hyène se mit à poursuivre son automobile, et il ne put s'en débarasser qu'en prenant une vitesse vertigineuse pendant un long trajet.

De tous côtés, on voyait disséminées dans les montagnes, de petites tours bâties en briques, réservées pour la chasse. C'est là que pour ces chasses dangereuses, les chasseurs s'abritent en attendant des heures entières un de ces animaux qui doit passer.

Les rabatteurs les poursuivent dans la direction des chasseurs qui les tirent sans être vus, lorsqu'ils sont à portée de leurs fusils.

Les rabatteurs ont beaucoup de sangfroid, car on ne peut jamais prévoir par où l'animal sortira du fourré; ils sont ainsi toujours exposés au danger.



Le repas des sangliers

NOTRE VISITE AU PALAIS

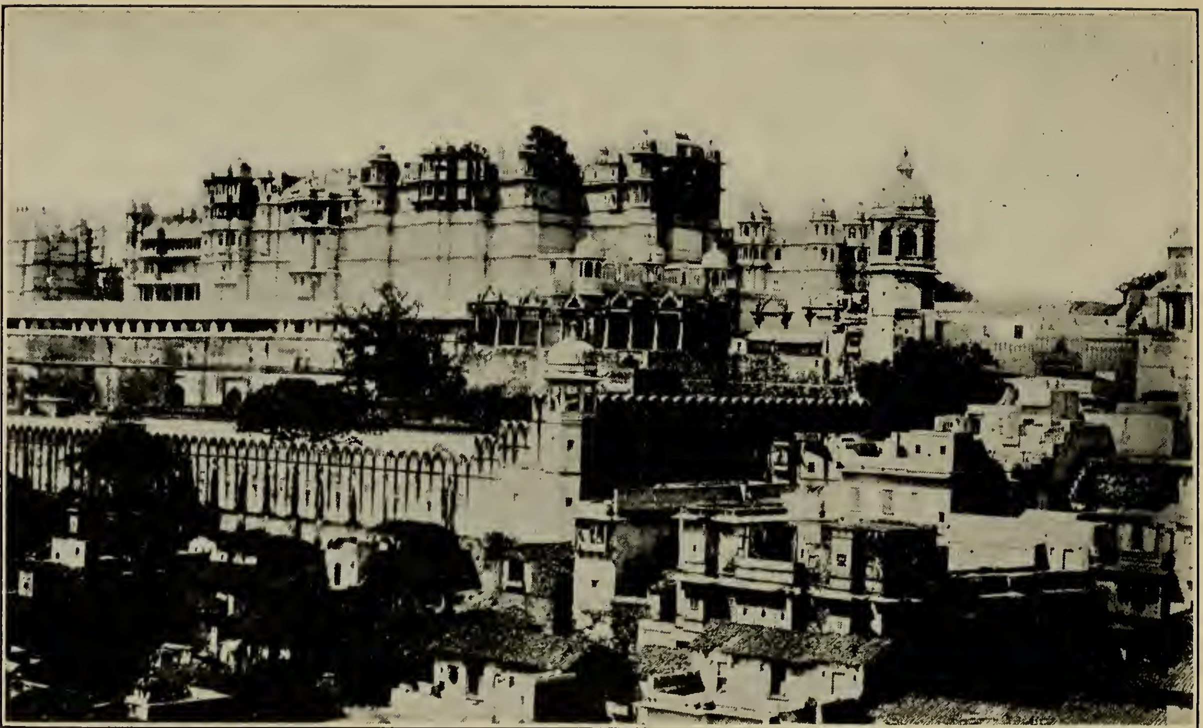
A DIX heures, nous visitâmes le palais où habite S. A. LE MAHARANA, situé au milieu de la ville indigène, entouré d'énormes murailles. La nouvells partie, récemment construite, est tout-à-fait européenne; elle est réservée aux grandes réceptions officielles. Le Maharana ne va là que très rarement, seulement après quelque grand banquet officiel, pour boire à la santé du roi, car ses goûts et coutumes sont tout-à-fait différents de nous autres. Dans les chambres au dessus se trouvent quelques vieux portraits de ses ancêtres, estimés d'une grande valeur, aux costumes très voyants et pittoresques, dont le personnage porte toujours une fleur de lotus à la main, considérée comme leur embléme. On nous fit remarquer spécialement le grand portrait de Partap Singh, homme de belle taille, à la physionomie énergique, aux traits réguliers et durs, qui triompha glorie-

usement sur son grand ennemi l'Empereur Akbar de Delhi. A l'époque des invasions mogoles, ces grands guerriers eurent des guerres successives qui avaient pour but de ne pas laisser contracter les alliances entre les hindous et les mahométans, afin de conserver leur race pure et leur caste intacte.

L'autre partie du Palais, est habitée par le Maharana et toute sa suite, composée d'Officiers et de Nobles, dont la vie dans cette enceinte est très familiale, ayant chacun leurs appartements privés. Ils trouvent toujours le temps de se réunir devant l'entrée principale du Palais pour discuter les affaires d'état, pour lesquelles ils sont toujours très intrigués. Parmi eux, il y a toujours un bon gros, qui fait le bouffon en racontant des histoires improvisées spirituelles et amusantes.

Par centaines les tourterelles et pigeons viennent manger dans leurs mains, tellement ils sont apprivoisés: cela me rappelle avec grand plaisir, la Place St. Marc à Venise, mais avec un cachet beaucoup plus sauvage.

Nous commençâmes d'abord par visiter les armeries qui renferment des armes très curieuses, d'une très grande valeur. L'Officier



Ville et Palais d'Odaipure

qui était en charge, nous frappa par sa belle tête à barbe blanche et son allure guerrière; il nous montra avec orgueil et grande joie les armes les plus célèbres qui servirent à défendre la ville d'Odaipure contre ses agresseurs.

En sortant de ces armeries, on nous fit traverser une immense cour qui devait nous conduire aux appartements privés du Maharana. Notre suite fut obligée de se déchausser, coutume usitée dans toute l'Inde, en signe de respect. L'entrée était gardée par des soldats ayant toujours le sabre au clair. Quelques prêtres hindous viennent prier quotidiennement devant le Dieu Ganesh, qui est respectuesement placé à l'entrée de l'escalier. Il a la tête d'un éléphant et le corps d'un homme, il est peint d'un rouge écarlate et couvert de parures de fleurs blanches très odorantes. Les Hindous le considèrent comme leur porte-bonheur. Ils le placent généralement au-dessus de la porte d'entrée, persuadés qu'ils seront protégés contre toutes les méchancetés et qu'il leur fera prévoir tout ce qui peut leur arriver dans l'avenir. Nous montions par cet escalier de marbre très

sombre aux marches très hautes et tellement étroites qu'on ne pouvait monter qu'une personne à la fois, et encore à condition qu'elle ne fût pas trop grosse.

Nous fûmes très amusés par un de nos amis qui voyageait toujours avec nous, Monsieur Balbir Singh, qui étant beaucoup plus large que l'escalier, arriva au milieu avec grande difficulté, sans pouvoir ni avancer, ni reculer; c'est avec beaucoup de peine et l'aide de notre suite que nous pûmes le sortir de ce pénible embarras et qu'il arriva enfin en haut avec soulagement. Hélas, plus grande encore fut son anxiété, lorsqu'il apprit qu'il n'y avait pas d'autre issue pour descendre: une seconde agonie allait recommencer pour lui. Nous arrivâmes alors sur une superbe terrasse en marbre, ayant un petit jardin au milieu, très ombragé par d'immenses arbres et plantes exotiques, aux parfums très pénétrants.

S. A. Le Maharana assis par terre avec quelques uns de ses nobles et une trentaine d'Officiers, prend régulièrement au milieu de cette immense terrasse, son déjeuner. Son Altesse se met au milieu et tous ont les pieds

nus, comme l'exige leur religion en (signe de propreté). Le déjeuner est copieux et riche, seul le Maharana mange dans un énorme plat en argent, sur lequel il ya une dizaine de bols remplis de riz, viandes et légumes. Ses hôtes mangent la même chose, mais servis dans des bols faits en feuilles de platane, qu'on jette une fois le repas fini. Ils mangent avec leurs doigts et sont beaucoup plus adroits que nous autres, avec tous nos accessoires. La viande est coupée en si petits morceaux et tellement cuite, que les couteaux ne sont vraiment pas nécessaires.

Au temps des grands empereurs mogols, les repas étaient fort coûteux et des plus somptueux; pour donner plus de valeur et de richesse aux plats, on faisait broyer des perles fines, qu'on réduisait en purée, pour mélanger avec le riz. Ils prétendaient que ces mets si extravagants étaient des plus fortifiants.

Du haut du palais, nous jouîmes d'une jolie vue des lacs et de toute la ville: nous voyions des murs très élevés aux ouvertures toutes petites, les fenêtres longues et étroites, qui attirèrent notre attention. L'Officier en charge qui nous accompagnait, nous dit avec

discrétion, que c'est la cour du palais, ce qui veut dire que là, habite la divine Maharani, qui passe toute son existence entre ces murs, en compagnie des autres Dames de la cour, qui charment ses loisirs en lui jouant de l'harmonium, instrument favori de ces Dames. On lui raconte des histoires improvisées, tour à tour elles en ont une triste ou une amusante, c'est ainsi que cette vie se renouvelle chaque jour, avec plus ou moins de monotonie.

D'après tout ce que nous voyons, nous pouvons nous rendre compte et avoir une idée exacte, de la vie ancienne des Indes, par les moeurs qui n'ont pas varié depuis des siècles, et aussi par les costumes encore portés par le peuple, particulièrement celui de l'homme qui se compose d'un simple pantalon très serré, d'une tunique de soie trés seyante, fermée par de gros boutons en or et autour du cou, un mouchoir de couleur très vive, en cretonne du pays. La coiffure est un petit turban roulotté, garni de galons d'or; il porte des boucles 'd'oreille en perles et diamants, ayant toujours aux poignets de solides bracelets d'or ou d'argent.

L'idée générale parmi le peuple, est de dé-

penser leurs économies en achetant des bijoux, persuadés d'avoir avec eux la valeur de leur argent, qui satisfait ainsi leur coquetterie et leur confiance. Les banques les effrayent, s'imaginant qu'une fois l'argent donné on ne le leur rendra plus.

C'est pourquoi Odaipure est restée la ville la plus intéressante de l'Inde par son charme de beauté antique qu'elle a si fidèlement gardé.

Dans la soirée, nous visitâmes le " Maha Satti," jardin où se trouvent les magnifiques tombeaux royaux des ancêtres et famille de S. A. Le Maharana, ainsi que ceux de ses nobles. Ils sont tous en marbre, à peu près de la même dimension, très élevés, avec d'énormes dômes, de style hindou.

Ce grand calme, cette végétation négligée, avec la blancheur froide du marbre, dans ce lieu de tristesse et d'isolement, nous offrait un aspect grandiose, plein de recueillement. L'Officier qui nous accompagnait nous fit remarquer les tombeaux principaux, où reposaient les cendres des deux ancêtres du Maharana. Nous vîmes avec curiosité sur la pierre tombale des indices rectangulaires.

L'Officier nous dit, en baissant la voix, qu'ils renfermaient les cendres de leurs femmes. Nous pûmes en compter vingt sept sur le premier, et douze sur le second. Selon les moeurs, à la mort de l'époux, les femmes ne vivant que pour leur maître, jeunes et vieilles, se sacrifiaient de leur propre volonté avec résignation, en se faisant brûler vives avec le corps de leur époux. La vie de veuve est vraiment très dure et triste, car la femme ne peut jamais se remarier, quelle que soit son âge ou sa position. Elle n'a plus le droit de mettre aucun costume de couleurs, ni bijoux, seulement des ornements en or, sans pierreries. Les veuves ne jouissent plus d'aucun plaisir de la vie, et deviennent végétariennes, elles ne portent que des voilages de mousseline blanche pendant tout le reste de leur existence; le blanc étant leur couleur de deuil. Il arrive très souvent que deux familles fiancient leurs enfants à cinq ans, pour les marier à douze ans, et que dans cet intervalle, le malheur veuille que le jeune homme meure. La jeune fille devient veuve avant d'etre mariée et tout est fini pour elle, ne pouvant épouser une autre personne. La

famille du jeune homme la considère comme un portemalheur; elle est donc destinée à rester avec sa famille, où elle doit faire les travaux les plus durs de la maison. Personne ne s'inquiète d'elle, s'imaginant que sa vie n'est tracée que dans le chemin du malheur. Par ignorance, elle se résigne à supporter toutes ces calamités pensant en elle-même que c'est justice faite.

C'est pour cette raison qu'aux Indes, on préfère les fils aux filles, surtout parmi le peuple qui est pauvre et dont les familles sont si nombreuses.

Depuis que les Anglais occupent les Indes, il y a une grande amélioration dans ces coutumes exagérées, aussi l'avancement du pays progresse chaque année.

VISITE OFFICIELLE

A QUATRE heures de l'après-midi, S. A. Le Maharajah de Kapurthala a fait sa visite officielle à S. A. Le Maharana, au vieux palais. Nous fûmes très honorés d'apprendre que le Maharana viendrait lui-même rendre la visite une demi-heure après, ce qu'il n'a pas l'habitude de faire pour aucun souverain hindou. S. A. Le Maharajah de Kapurthala en fut très touché et apprécia beaucoup cette délicatesse. Le Maharana arriva en automobile, sans aucune escorte, accompagné d'un seule aide de camp. S. A. Le Maharajah le reçut à l'entrée de la vérandah; ils s'embrassèrent comme les souverains d'Europe se donnent l'accolade. Ils entrèrent dans le grand salon, arrangé pour la circonstance. Deux fauteuils furent installés au milieu du salon pour Leurs Altesses, avec un rang de chaises de chaque coté pour les Officiers qui devaient se placer selon leurs titres ou leurs grades.

Je ne pus m'empêcher d'admirer à travers mon rideau, la distinction du Maharana, aux traits très purs et réguliers, dont la blancheur immaculée de sa belle barbe faisait ressortir la simplicité sévère de sa tenue. Il était habillé d'une tunique de drap noir très ajustée, et coiffé d'un petit turban bleu azur, tout roulotté, retenu par un magnifique solitaire de diamant. Il tenait à la main un superbe sabre ancien, enveloppé d'un fourreau de velours bleu, avec la poignée en diamants, rubis et émeraudes, d'une grande valeur par sa rareté.

Ils conversèrent sur la chasse, puis S. A. Le Maharana posa des questions sur l'Europe, en écoutant avec attention et étonnement les récits sur les voyages que S. A. Le Maharajah de Kapurthala a faits dans différentes parties du monde, et trouva extraordinaire l'inspiration du Maharajah d'avoir été parcourir l'Univers. Il fut encore plus étonné de savoir que Le Maharajah parlait d'autres langues que l'anglais, particulièrement le français dans lequel il s'exprime avec tant de facilité.

Tout ceci parait étrange et dangereux au

Maharana, lui qui n'a jamais quitté son pays, deux fois seulement pour aller à Delhi à l'occasion des deux grands Durbars royaux, célébration qui fut faite pour couronner le roi d'Angleterre, Empereur des Indes Britanniques. Chaque fois qu'il se déplace, il lui faut d'avance consulter ses prêtres et astronomes, pour savoir quel sera le jour propice, où les astres lui seront favorables, étant persuadé qu'après toutes ces précautions prises, il ne lui arrivera aucun malheur durant son déplacement. Il ne voyage que le jour, aussitôt le coucher du soleil arrive, son train s'arrête et attend jusqu'à l'aurore pour repartir; sa religion ne lui permet pas de prendre ses repas, sans avoir pris un bain en plein air.

Ce bain spécial est tout-à-fait primitif: on lui verse des cruches d'eau froide sur le corps, de la tête aux pieds. Ses prières commencent avec ses prêtres à six heures du matin jusqu'à midi, heure de son repas. Pour aller à Delhi qui n'est qu'à quarante huit heures d'Odaipure, le Maharana prend environ une semaine, avec son train spécial.

Après une demi-heure que dura leur entre-

tien, S. A. Le Maharana se leva en prenant congé de son hôte le Maharajah de Kapurthala, qui lui adressa ses chaleureux remerciements pour son bon accueil et son aimable hospitalité. A mon grand regret, je ne plus lui être présentée, car les coutumes sont tellement sévères, qu'il ne peut voir la femme d'un autre Prince Indien, considérant cela dans leurs habitudes, comme un manque de respect. S. A. La Maharani ne peut voir personne qui ne soit de sa caste ou religion, même parmi les Dames Hindoues cela est obligatoire.

Dans la soirée nous avons visité le jardin favori du Maharana, nommé " Sahalion Ki Bari " entouré de hauts murs blancs ou il va régulièrement chaque Lundi. Dès l'entrée nous vîmes au milieu d'une piscine, entourée d'une bordure de marbre, un joli kiosque très gracieusement posé, d'un travail très artistique, d'où s'échappent de tous cotés des milliers de jets d'eau diamantée, d'une fraicheur délicieuse. A coté un autre petit jardin réservé à la Maharani, était ravissant avec ses fontaines, ses parterres aux fleurs si variées, d'un parfum si pénétrant. Ce lieu

paisible est un endroit de repos, plein de charmes et d'un délicieux agrément: on peut s'y croire au Paradis.

Le soir, après le diner, le Maharana eut l'aimable pensée de nous envoyer ses musiciens, ses danseurs et son chanteur; celuici étant considéré comme le plus grand artiste de toute l'Inde. Il a une voix magnifique, ses chants me rappellent avec joie et étonnement ceux du Sud de l'Espagne, par leurs airs langoureux, leurs paroles douces, tendres et expressives. Les danseuses sont très gracieuses, leur corps est d'une souplesse extraordinaire, les mouvements de leurs bras et mains sont jolis et très lents. Elles sont habillées très chargées, leur costume est riche avec des couleurs voyantes variées, et ses voilages mystérieux bordés de galons d'or, qu'elles portent sur leur tête. Tout en dansant, elles aiment à se cacher le visage; petit à petit, elles le découvrent avec grâce et légèreté, montrant des bijoux éclatants qui donnent une certaine gaieté à cette danse harmonieuse. Elles deviennent des fées lorsqu'elles imitent la roue du paon.

Tout en dansant, elles aiment à manger le

béthel, qu'elles adorent, c'est une habitude acquise dès leur enfance, dont il serait impossible de les priver. Ce rouge écarlate que donne le béthel aux lèvres, est considéré comme une grande coquetterie, très appréciée entre elles.

Ce qu'il y avait de plus amusant, c'était de voir les quatre musiciens de la danseuse. Chaque effort que le joueur de tam-tam faisait pour faire sortir un son, était une pose plastique. Quant aux violonistes, ils nous étonnèrent à la manière de tenir leur instrument comme une contre-basse, et pouvant arriver à accompagner leur étoile. Ils trouvèrent cependant le moyen de nous jouer la Marseillaise pour terminer la soirée.

Le lendemain, jour fixé pour notre départ, nous prîmes le train de dix heures et demie pour nous rendre à Chitorgarh. A regret nous quittions Odaipure, mais nous emportions un bien doux souvenir de cette ville antique ou le génie humain a su laisser des traces inneffaçables qui resteront à jamais gravées dans notre mémoire, et nous fera revivre nos heures d'extase.

NOTRE ARRIVÈE A CHITORGARH

A MIDI et demie, nous arrivions à Chitorgarh après un voyage de deux heures seulement d'Odaipure. S. A. Le Maharajah envoya des Officiers pour faire tous les arrangements nécessaires et nous donner du confort, dans une Bungalow réservé aux voyageurs.

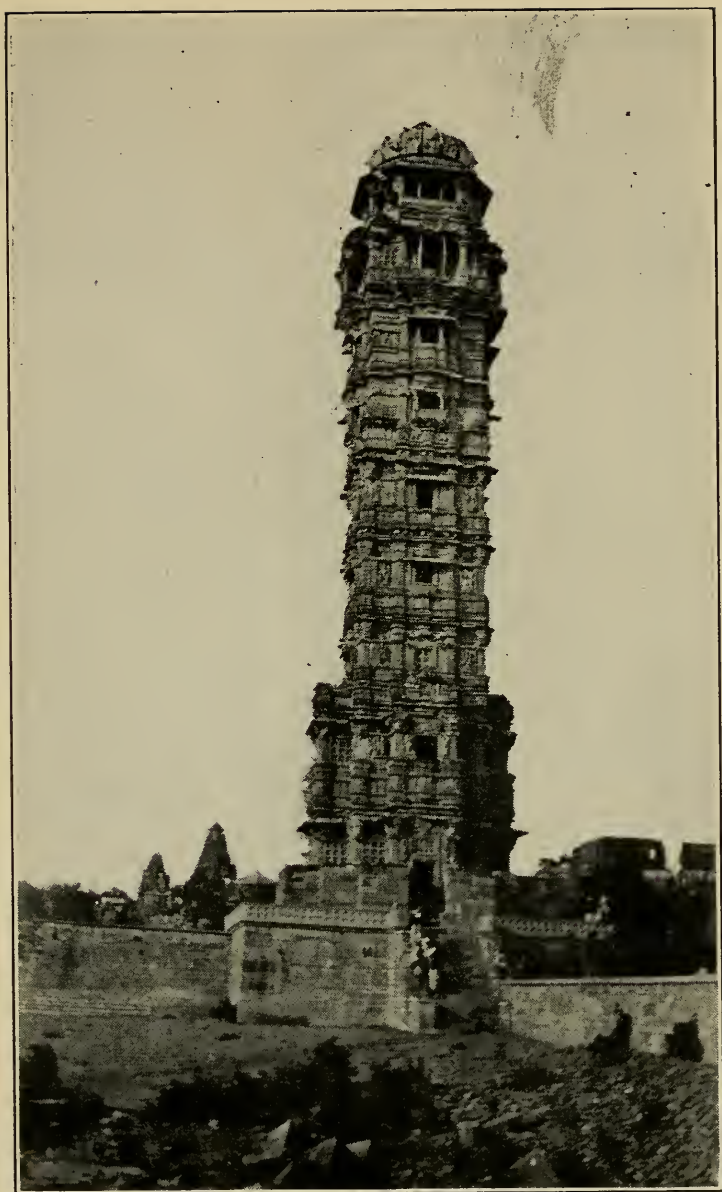
Après quelques heures de repos, nous sortîmes faire l'ascension du fameux fort: un des plus historiques de l'Inde. Malgré le soleil encore ardent, nous montâmes dans une voiture attelée de quatre chevaux, d'un aspect aussi ancien que le fort, qui partit à grande allure suivie d'autres équipages non moins pittoresques, pour notre suite. A grand bruit, ce défilé traversa la première porte du fort, ou se trouve la ville indigène. Une foule de gens se précipita à notre passage, aux semblants gais et souriants, aux costumes frais et clinquants, nous accueillant avec leurs " salams " (saluts).

Après la seconde porte, nous vîmes deux célèbres tombeaux dans lesquels reposent deux frères, le général Fatch et le général Yamal, ces deux héros, dont les noms sont si connus dans l'Inde entière pour leur bravoure.

Ils combattirent contre les Mahométans pendant plusieurs années et remportèrent de glorieuses victoires jusqu'à leur mort.

Nous traversâmes en tout, sept portes, récemment restaurées, toujours gardées par des sentinelles. La dernière porte par laquelle nous entrâmes, ainsi que les autres, était d'un travail richement construit en pierre sculptée à la main, mais celle-ci d'une beauté plus remarquable par son minuscule travail sculpté représentant des têtes d'éléphants, de tigres, de singes, d'un goût spécial dont l'art est tout-à-fait perdu aujourd'hui.

Après deux heures de voiture, où la poussière était étouffante et la chaleur insupportable, durant cette pénible ascension, nos pauvres chevaux étaient exténués de fatigue, nous fûmes heureux de nous trouver au milieu de cette ville qui disparaît peut à peu.— Quelques palais en ruines nous donnent une



Tour des victoires à Chitorgarh

idée de leur splendeur grandiose d'autrefois, hélas engloutie sous tous ces décombres.

Les temples sont particulièrement beaux par leur savante sculpture, et malgré leur écroulement de plusieurs siècles, n'en ont pas moins gardé cet aspect fier et imposant, ou chaque fétiche religieux est encore si distinct aujourd'hui. Parmi tous ces décombres s'élèvent deux magnifiques tours en pierre, absolument intactes: la première a sept pieds de haut et l'autre neuf; elles sont appelées "Tours des victoires," et sont sculptées avec la même richesse de travail. Nous fîmes l'ascension de cette dernière qui nous prit une demi-heure. L'intérieur était en marbre très travaillé comme l'extérieur; dans chaque tournant les sujets représentant la mythologie hindoue, étaient différents. Les marches très étroites, toujours en marbre, au nombre de deux cent quatre vingt, étaient d'une hauteur incroyable et rien pour nous appuyer ou nous soutenir. Il fut très pénible d'arriver au sommet.

Quel magnifique panorama se déroulait alors à nos yeux. La plaine qui s'étendait à perte de vue, nous laissa en contemplation

devant cette immense nature. De l'autre coté, nous considérions avec mélancolie tous ces amas de ruines, où chaque pierre a son histoire, et qui autrefois formaient une ville si puissante, pleine de force, et la plus importante de Rajputana. Aujourd'hui, il ne reste de toutes ces forces et grandeurs qu'une cité morne, habitée par quelques pauvres gens, ignorant leur propre origine. Pour nous ce n'est plus qu'une lamentable vision.

S. A. Le Maharana d'Odaipure fit restaurer un des plus historiques de ces palais, où habitait autrefois le Maharana Bin Singh, avec son harem et sa fille unique, d'une beauté remarquable qu'on appelait Parmarvati, signifiant "déesse de beauté." Cette jeune Princesse fut tellement admirée par l'Empereur Akbar de Delhi, qui avait entendu taut parler de sa grande beauté, la fit demander aussitôt en mariage, croyant de suite qu'il serait agréé; mais quelle fut sa colère d'entendre que cette jeune Princesse fière de sa race Rajpute, refusa catégoriquement cette proposition, qu'elle considéra comme une insulte, n'étant aucunement tentée de devenir



Une de mes ascensions en dandy

Impératrice des Indes, étant donné qu'il lui falláit adopter la religion mahométane.—C'est après cette humiliation que l'Empereur déclara la guerre, espérant que par force, La Princesse cèderait à leur union.

Cette guerre dura plusieurs mois et voyant la défaite arriver, Parmarvati eut le sang-froid de sacrifier sa vie, en se faisant brûler vive et entraînant avec elle par son courage et sa bravoure tout le harem de son père et les femmes des nobles de la cour, environ seize cents femmes.

Aujourd'hui, il ne reste plus en souvenir d'elles qu'une pierre tombale, qui renferme toutes leurs cendres. C'est la seule trace parmi tous ces décombres, qui rappelle cette guerre où les femmes ont rempli un si grand rôle d'héroisme.

Par milliers, de petites fleurs sauvages s'élèvent parmi tous ces débris, elles sont de couleurs fades et variées. Par leur aspect lugubre, on dirait qu'elles sentent la tristesse de ce lieu mortuaire, où la nature les a fait naître.

Après une journée très fatigante où le temps nous parût si court, en contemplant l'art

de l'immortel génie humain, nous descendîmes vers sept heures.

Après avoir pris un bon diner, nous repartîmes par le train de minuit, pour Kotah.

KOTAH

Nous sommes arrivés à Kotah dans l'après-midi avec une heure de retard. A la gare, nous fûmes reçus par S. A. Le Maharajah qui fut très aimable et très empressé.

Nous restâmes dans le club qui fut spécialement arrangé pour nous ayant tout autour un magnifique jardin, aux pelouses veloutées, d'un dessin très recherché, style tout-à-fait français. Nous eûmes tant de plaisir à nous trouver au milieu, de cette verdure et de savoir qu'un Français, au service du Maharajah, était en charge du jardin. Dans l'après-midi, nous sommes allés faire une promenade en automobile jusqu'au lac artificiel, qui est assez joli, mais petit. Il est entouré d'une jolie forêt où l'on chasse le léopard. Tous ces pays de Rajputana se ressemblent énormément par leur sécheresse et leur aridité.

Nous avons visité le palais de S. A. Le Maharajah, d'une installation moderne et hindoue. Il nous montra ses magnifiques peaux de tigres, tués par lui-même dans ses états. La chasse est son sport favori; et tient un des plus grands records dans toute l'Inde. Le Maharajah est un homme très intelligent, aux idées très larges; cependant, il est encore trop orthodoxe pour se mettre à table avec des personnages qui ne sont pas de sa caste.

Le lendemain, nous allâmes visiter la ville indigène, qui est d'une propreté exemplaire. Le vieux palais est situé au milieu de l'ancienne ville, c'est là que se passent les magnifiques fêtes de la cour et les grand durbars. Il renferme de superbes peintures anciennes et des miniatures faites sur ivoire, d'une très grande valeur, les murs y sont très richement décorés. Le Maharajah habite là quelquefois, il a fait faire ses appartements privés, d'un style absolument européen, ce qui est d'un grand contraste avec toutes ces antiquités. Notre étonnement fut très grand, en trouvant au bout de la galerie un coquet ascenseur tout vitré, qui nous descendît des

cinq étages d'où nous étions. Tout en conservant les choses intactes de ses ancêtres, le Maharajah cherche à améliorer ses vieux palais, en y mettant le confort moderne. Aucun européen ou étranger n'a encore pénétré dans cet ancien palais et nous fûmes très privilégiés et honorés que Son Altesse elle-même qui nous le fit visiter particulièrement dans la plus grande intimité.

Dans son jardin, plusieurs cages énormes sont solidement construites, dans lesquelles quelques fauves y sont enfermés. Un tigre et un lion sont ses favoris, ils nous effrayèrent en arrivant, par leurs rugissements auxquels nous ne nous attendions pas. L'après-midi il organisa un combat special, entre un sanglier et une panthère, qui devait avoir lieu à quelques kilomètres de la ville.

Nous jouissions du spectacle du haut de la fosse, et à notre étonnement de voir le sanglier beaucoup plus fort que la panthère. La panthère l'attrapa à la gorge et le fit hurler d'une façon terrible, nous croyions qu'il était presque mort et priâmes qu'on le sépara, mais une fois laché le sanglier rechargea sur la panthère avec une force extraordinaire,

pourtant la panthère était d'une belle taille et paraissait formidable.

Je n'ai pas voulu voir la fin de ce combat qui était pour moi plutôt pénible qu'intéressant.

S. A. Le Maharajah aime beaucoup voir ce spectacle et son entourage s'y intéresse tellement que les officiers font souvent entre-eux des paris sérieux.

Plus tard, nous devions aller chasser des animaux sauvages, chasse organisée d'avance en notre honneur et plutôt spéciale pour moi, Son Altesse le Maharajah ayant entendu dire dans notre conversation que je n'avais pas eu l'occasion de voir des chasses de fauves, depuis plusieurs années que je suis aux Indes.

Mon impatience et ma joie étaient indescriptibles, malgré ma frayeur et ma nervosité de me voir si près du danger, mais quelle ne fût pas ma joie, lorsqu'on nous fit descendre au bord d'une magnifique rivière, en nous priant de monter dans un coquet bâteau à vapeur, où nous devions être plusieurs personnes. Je ne pouvais pas me rendre compte, que du bâteau où nous étions on pouvait tirer, alors je vis qu'il n'y avait rien à craindre, que

les animaux ne pouvaient pas nous attaquer, au cas où on les manquerait. Chaque jour à une certaine heure de la matinée ils descendent pour boire, á l'endroit même ou nous étions arrêtés, n'ayant pas d'autre issue dans les parages, pour venir se désaltérer.

Là il y a des tigres, mais la panthère domine davantage, et cet endroit choisi pour la chasse est des plus sauvages par sa magnifique nature, pierreuse et accidentée. Notre bâteau avançait lentement et malgré la quantité de personnes qui était avec nous, il régnait un profond silence, car le moindre bruit aurait effrayé les animaux qui se seraient aventurés. On ne percevait par instants que le gazouillement des oiseaux, dans cette atmosphère tiède que la brise du matin rendait fraîche et légère.

Tout nous semblait calme et serein, c'était à se demander si vraiment il existait des êtres vivants dans cette campagne solitaire et paisible. Nous conservions consciencieusement la même attitude, le regard fixé dans la même direction; chaque mouvement de feuille nous faisait tressaillir et par un signe nous nous transmettions les uns les autres notre sensa-

tion visuelle et notre anxiété qui était à son comble.

La rivière large et profonde se trouvait encaissée entre deux murailles naturelles couvertes de mousse et de plantes sauvages; elle serpentait, en nous faisant jouir à chaque tournant, de nouveaux panoramas, d'une beauté saisissante, par tous ces jolis tons de couleur changeante, du vert le plus tendre au vert le plus foncé, dont l'eau avec tous ses jolis reflets au soleil, avait le ton d'émeraude. Après un quart d'heure d'attente fièvreuse, nous entendîmes enfin le bruit des rabatteurs qui se rapprochait, tachant de faire descendre l'animal au bord de la rivière. Subitement, le bâteau s'arrêta, après un signal silencieux des rabatteurs, qui arborèrent silencieusement un petit drapeau jaune.

Tout-à-coup, nous vîmes les yeux brillants d'une panthère qui descendait lentement du haut du rocher, très tranquille, et fière, elle marchait avec précision, tout en ayant l'oreille au guet. Subitement, elle s'arrêta pour nous regarder, sans aucune frayeur elle

se décida à continuer son chemin sans plus se préoccuper de nous.

Au geste des tireurs, elle se mit à bondir, puis, se perdit dans les buissons, mais dans ce rapide mouvement, S. A. Le Maharajah de Karputhala la tira et plusieurs autres coups suivirent. Alors chacun ignora quel en était le résultat, car la bête avait disparu à nos yeux, sans aucun rugissement ou plainte, pour faire penser à nos chasseurs qu'elle n'avait pas été touchée.

Les rabatteurs qui suivaient sa trace du haut des murailles, en la voyant disparaitre firent un certain signal convenu, pour que le bâteau continue dans la même direction, afin de pouvoir suivre la panthère, craignant qu'elle ne fut déjà remontée.

Nous attendîmes quelques minutes de grande anxiété, toujours prêts à tirer en la voyant surgir, car c'était la dernière chance qu'avaient nos chasseurs pour avoir sa peau.

Soudainement, des cris de tous cotés nous effrayèrent en pensant que peut-être un des hommes avait été attaqué par la panthère,

chose fréquente dans ces grandes parties de chasse. Mais quelle ne fut pas notre joie lorsque nous apprîmes qu'on venait de la trouver morte, elle était tombée net frappée en plein coeur, par la seconde balle du Maharajah, au moment ou elle disparaissait dans la broussaille. L'émotion de son Altesse était indescriptible et la joie des rabatteurs à son comble, à un tel point qu'ils lui baisaient les pieds.

Trente hommes faisaient un bruit infernal pour apporter et charger la panthère sur notre bâteau, c'était une bête superbe qu'il eut été dommage de manquer ou de laisser la chance à un autre. Nous étions tous ravis du succès de Son Altesse et c'est en chantant que nous remontâmes la rivière qui était de plus en plus jolie, pour renter au club et déjeuner.

Dans l'après-midi, nous quittions avec émotion ce charmant endroit, où nous avions été si bien accueillis par le Maharajah. Il eut l'amabilité de venir à la gare nous faire ses adieux, puis nous offrit selon l'usage, de ravissantes et odorantes guirlandes de fleurs. Notre première étape devait être Bikaner.

BIKANER

Le soir, à dix heures, nous arrivions à l'embranchement de Bhatioda, qui est dans l'état de Patiala. C'est une ville importante qui sépare les deux provinces du Punjab et de Rajputana; là, nous changions de train et prenions la petire ligne qui conduit directement à Bikaner et qui est la propriété du Maharajah; par train spécial, nous quittions cette gare, où le temps nous parût si long.

Au lever du jour, le paysage était tout-à-fait changé. Ce n'était qu'une plaine de sable qui s'étendait à perte de vue et d'où le vent soufflait si fort qu'il soulevait le sable en tourbillons formant de petites montagnes volantes. La poussière était affreuse pendant ce trajet qui dura jusqu'à six heures du soir et nous étions bien heureux d'arriver à destination, après avoir été si enfermés, puisqu'il n'y avait pas moyen d'ouvrir une portière. La ville de Bikaner se détachait comme un oasis, par un soleil couchant aux

tons chauds qui embrasaient l'horizon. Quelques palmiers parsemés, des caravanes de chameaux, nous donnaient l'impression de l'Egypte et y transportait notre pensée momentanément.

S. A. Le Maharajah de Bikaner, grand ami de notre Maharajah, nous reçût à la gare et après toutes les courtoisies échangées, nous emmena dans son auto, à son nouveau et magnifique palais qu'il habite quotidiennement. Ce palais nouvellement bâti, tout-à-fait pur style hindou, est construit en pierre rouge très finement sculptée à la main, ses dômes se détachent de tous côtés et relèvent le batiment. L'entrée y est spacieuse et le jardin qui l'entoure, grandiose, malgré la sécheresse du pays.

Je fus très heureuse de me trouver dans de beaux appartements européens, qui jusqu'au plus minitieux détail, offrait le plus grand luxe et confort. Ma fatigue était tellement à son comble que je ne pus quitter ma chambre qu'après avoir pris un bon repos jusqu'au lendemain, après lequel je pus visiter les différentes salles et décorations du palais.

De tous les palais modernes que nous avons



S. A. le Maharajah de Bikaner
Grand Commandant de l'Étoile des Indes

vus, Bikaner est celui qui malgré son mélange, a gardé tout-à-fait un cachet oriental, tout en restant unique dans son genre. La cour du milieu toute en marbre, est vraiment un chef-d'oeuvre: elle me rappelle beaucoup le Patio de l'Alhambra de Grenade, mais en plus grand. Le haut est entouré d'un mur de pierre rouge sculptée à la main comme une dentelle, d'un travail si minuscule, que S. A. La Maharani et les Dames de la Cour peuvent jouir de tout ce qui se passe, sans crainte d'être vues.

Dans cette cour de marbre où la fraicheur est délicieuse et appréciable pendant les torrides chaleurs de l'été, Son Altesse le Maharajah y passe toutes ses après-midis et soirées, car ce climat brûlant oblige cette vie en plein air. Son Altesse qui aime la chaleur, adore ce calme poétique du soir, où les effets lumineux d'un clair de lune, y sont si magiques, à travers ces grandes et majestueuses colonnes et voûtes de la galerie. Les salons de réception n'ont aucun style spécial, mais ils sont meublés avec goût et art, ils ne sont pas très spacieux, car toutes

les réunions ou cérémonies officielles, comme le Durbar, se passent dans l'ancien palais, situé au milieu de la ville indigène.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la salle de billard, qui du plafond au plancher est décorée de têtes d'animaux qui furent tués par le Maharajah lui-même. C'est d'autant plus impressionnant que ces têtes si bien placées, ont chacune l'aspect si vivant qu'elles ont l'air de vous narguer et de vous guetter. Ce n'est qu'après un moment de ressaisissement, que je me décidais à pénétrer dans cette pièce, éclairée à demi, pour admirer de plus près cette admirable collection. Quelques-uns de ces animaux sont très rares et difficiles à trouver, il a fallu de la patience et de la hardiesse pour en avoir la proie. Son Altesse qui est un brillant sportman, aime non seulement la chasse, mais le polo, qui est son sport favori. C'est du reste, un joueur de premier ordre, considéré aux Indes comme un des meilleurs, avec son " team " qui est des plus fameux. C'est un homme très avancé, parlant l'anglais supérieurement, il est très estimé par les Anglais et le Gouvernement qui apprécient son intelligence et sa



Palais de Bikaner

manière de faire. Il a fait plusieurs voyages en Europe, et son fils aîné, qui n'a que dix ans est d'une précocité extraordinaire; il tire à la chasse avec grande habileté et joue au billard à merveille.

Notre première journée se passa très agréablement en famille, en visitant le palais, en jouant une partie de billard et en causant de toutes sortes de choses après le diner.

Le lendemain, nous sommes sortis visiter la ville qui est fort curieuse. Entourée de sable, située au milieu d'un désert, elle se trouve à chaque instant enveloppée de nuages de poussière qui ne font qu'apparaître et disparaître. Ce fut une impression bizarre pour nous que d'assister à ce phénomène de nature, qui paraît si ordinaire à la population et la laisse si indifférente. Quelques jolies et anciennes maisons ont l'aspect original, elles sont habitées par des " Marwary " ou banquiers et commerçants, qui sont très riches.

L'Etat de Bikaner est réputé comme un des plus importants de Rajpoutana, cependant, à voir ce pays aride et sec, on se demande ce qui peut en être la production, ou

quelle industrie on peut y créer, pour y faire vivre ses habitants. Son principal commerce est celui des étoffes de toutes sortes et la fabrication des tapis, qu'ils font peut-être mieux qu'en Europe. Son Altesse a pris grand intérêt au développement de cette industrie établie dans la prison, qui est devenue aujourd'hui d'un grand rapport, car de tous les cotés des Indes, on fait des commandes importantes. La manière dont les prisonniers travaillent nous intéressa beaucoup, étant plutôt patiente et primitive, mais très habile. Selon le degré de condamnation, le labeur de ces prisonniers varie, les meilleurs font les tapis et tissent les étoffes, les criminels moulent le blé à la manière primitive, avec des meules de pierre; les intermédiaires travaillent de cuivre, dont ils font des objets très artistiques. On les distingue tous par leur vêtement et une sorte de petit bonnet: insigne numéroté pour connaître le degré de condamnation.

Ces prisonniers, qui sont en grand nombre, font progresser ces industries qui sont en voie de devenir de plus en plus prospères; quelques-uns parmi eux sont redoutables. On

nous avait parlé d'une belle prisonnière, surnommée " la belle Mathilde " qui était soi-disant, d'une jeune et florissante beauté. Quelle ne fut pas notre anxiété et principalement celle de nos Officiers, plus curieux les uns que les autres, à se trouver devant Mathilde. De tous cotés, nous attendions tous cette fameuse apparition, sans nous apercevoir qu'elle était là depuis notre arrivée. Ce ne fut qu'au rire du Docteur qui nous accompagnait, que nous nous rendîmes compte de sa plaisanterie, à la vue de cet ogre, enfermé là depuis un temps immémorial, pour avoir empoissonné la bagatelle de toute sa famille. Cette femme, agée de soixante dix ans environ, fait la joie de tous les prisonniers, par sa bonne humeur et les histoires qu'elle leur raconte du matin au soir, tout en filant sa laine, car elle est malgré tous ses défauts, une forte travailleuse très appréciée de tous.

La ville de Bikaner est peuplée de 40,000 habitants qui ont l'air beaucoup plus calmes que nos punjabis, malgré leur physionomie heureuse et souriante. Leur race est très mélangée, mais tous travaillent d'un travail différent, sans jamais échanger les uns les

autres des paroles qui pourraient nuire à leurs affaires. La population est joyeuse et se précipite dehors à notre passage, en nous criant leurs " salams " de bienvenue, pendant que nous traversons en automobile à grande vitesse, tous les coins et recoins de la ville. Les maisons sont en grande partie faites de boue, comme dans toute l'Inde, elles sont d'un aspect pittoresque avec leurs gens grimpés sur le toit, qui n'ont aucune crainte de vertige, puisque ces bâtiments n'ont à peu près que deux mètres de hauteur. Le risque n'en est donc pas bien grand.

Après cette promenade qui dura une heure, nous allâmes visiter le Fort qui est très important et où habitait précédemment le Maharajah. Il est très curieux par ses appartements décores de peintures vives et originales qui sont encore superbes et si intactes, considérant le dur climat. La salle de Durbar est tout en pierre, que l'on trouve dans l'Etat, et en bois sculpté, travaillé pardes artisans du pays ce qui forme un ensemble tout-à-fait oriental. C'est une pièce historique qui a vu plusieurs générations s'écouler et qui en verra encore bien d'autres.

Quelques nouveaux bâtiments sont en construction, le Maharajah aimant à faire rebâtir des maisons de style moderne et hors de la cité pour agrandir la ville.

Ce même jour, nous devions quitter Bikaner à trois heures de l'après-midi pour aller chasser à 35 kilomètres de là. En automobile, nous fîmes le trajet; les routes étaient excellentes et le Maharajah conduisait lui-même à une allure vertigineuse. L'endroit pour chasser, appelé " Gugner " est tout-à-fait unique aux Indes par son emplacement et son agencement; sur tout le parcours, ce ne fut qu'une mer de sable, où l'on rencontra une quantité d'antilopes et de sangliers. Le pied-à-terre de Gugner est situé dans un charmant endroit verdoyant tout-à-fait fertile, où la végétation devient riche et superbe, on ne peut croire vraiment qu'il y ait une terre aussi féconde, si près de l'état. La spécialité de cette unique chasse aux Indes, est le " Sand-grouse " ou coq de bruyère, que l'on trouve par milliers à certaines époques de l'année.—

Le Vice-roi et tant d'autres personnages sont venus se divertir à faire une véritable hécatombe de ce délicieux gibier et ne se

trouvèrent satisfaits qu'après en avoir abattu des centaines. La Maison est des plus confortables et des plus coquettes, à notre grand regret après le diner chacun dû regagner sa chambre pour prendre un bon sommeil et être prêts au lever du jour le lendemain matin. Il était cinq heures quand tout le monde se trouva réuni dans la cour cette chasse demandant des arrangements spéciaux, il fallait partir de bonne heure, malgré la fraîcheur piquante de l'aube. Au pied de la maison, coulait lentement une jolie petite rivière, que nous dûmes traverser pour aller nous installer et nous mettre à l'affût.

Nous étions assis confortablement sur des tabourets de paille et entourés de petites haies, pour ne pas être vus de ces oiseaux qui arrivent du désert par bandes, à heure fixe chaque jour, pour se désaltérer. On les voit arriver de loin comme un nuage orageux, par milliers ils s'abattent sur l'eau et font un bruit infernal. C'est à ce moment qu'ils sont le plus facile à tirer, car autrement ils volent tellement haut, à perte de vue dans les nuages, qu'on ne pourrait en atteindre un

seul. Tous les chasseurs se lèvent à leur passage et font une fusillade si vive, que l'on a à peine le temps de leur passer les cartouches, car effrayés, les oiseaux reprennent leur vol, en se dirigeant du coté opposé. C'est pour cela que cette chasse ne peut durer que deux jours; les pauvres se rappelant le mauvais accueil, qu'on leur a fait partent pour ne revenir que l'hiver prochain.

Je n'ai jamais vu une chasse aussi excitante avec une déception aussi grande lorsqu'on les voit s'élever et disparaître à l'horizon avec une rapidité extraordinaire. Le fils du Maharajah qui est si jeune, est un tireur remarquable, armé d'un fusil plus grand que lui, il mettait en joue chaque oiseau qui passait devant lui et ne le manquait pas. Après en avoir tué cinquante en deux heures, je le félicitais, mais il me répondit gracieusement qu'il avait déjà tenu le record de qaatre-vingt, et que le lendemain sûrement, il atteindrait ce nombre.

La journée se termina avec le billard et le tennis, puis chacun se retira chez soi vers dix heures pour prendre un repos bien mérité.

Le lendemain fut une matinée aussi fruc-

tueuse que la veille: nous avions tué en tout cinq cents " sandgrouses " que nous devins manger à Bikaner. Dans l'après-midi nous rentrâmes au palais, très entrain, en nous réjouissant de faire bonne chère et faire honneur à nos bons tireurs.

Le lendemain, avant notre départ définitif, j'allais rendre visite à S. A. La Maharani, elle me reçut très simplement et me fit visiter tous ses appartements qui sont également très bien organisés à l'Européenne, en même temps que très luxueux. Les terrasses sont vastes, c'est là où elle passe ses journées, avec les Dames de sa suite et ses enfants. C'est assez gai, car elles peuvent voir tout ce qui se passe au loin et la voûte du ciel toujours d'un bleu si pur, donne un reflet enchanteur sur toutes ces Dames jeunes et fraîches. Habillées très richement, avec des saris aux couleurs si variées et brillantes, elles sont parées d'admirables bijoux, d'une valeur inestimable.

C'est avec regret et émotion que nous fîmes nos adieux au Maharajah en le remerciant chaleureusement de sa grande et inoubliable hospitalité, pendant laquelle nous

avons passé des heures dont nous nous souviendrons à jamais. Encore une fois, nous étions dans le train, en laissant derrière nous tant de choses que nous avons su apprécier et qui pour le moment ne semblait n'être qu'une illusion. La vue de la ville disparût subitement par le vent qui soulevait le sable en tourbillons, l'enveloppant d'un rideau épais qui nous séparait tout-à-fait de la réalité, nous plongeant dans un donc rève.

Une fois rentrés à Kapurthala nous reprîmes notre vie habituelle, en moutant à cheval en jouant au tennis, qui sont mes deux distractions favorites.

UN AN APRÈS

MON VOYAGE EN BIRMANIE

Nous partons aujourd'hui pour aller passer le Noël à Calcutta, où la vie est plus attrayante, par ses distractions, telles que les courses, les plus renommées aux Indes. L'installation des tribunes est tout-à-fait une copie de Longchamps, mais avec un temps plus propice et un soleil toujours resplendissant.

Les quarante huit heures de voyage n'ont pas été trop fatigantes. Il est vrai qu'on s'habitue au déplacement et que notre wagon est tout ce qu'il y a de plus confortable.

Après un court séjour seulement, passé très gaiement, nous fîmes le projet de faire un voyage en Birmanie. Embarqués à bord du bâteau "Angora," malgré que ce bateau ne fût pas très grand, il était des plus soignés et on y était vraiment comme chez soi.

Deux jours seulement de traversée et nous

arrivions à Rangoon, par un temps superbe qui nous donnait au premier coup d'oeil, la meilleure impression du nouveau pays que nous allions visiter.

Mais quel désappointement pour moi lorsqu'en arrivant, je tombais malade. Pendant presque deux semaines, je dus garder la chambre et ce n'était pas gai de rester dans cet hôtel " Minto-Mansions " dont je ne voyais que les murs, hauts, comme ceux d'une prison. Enfin ce fut une grande joie, lorsque j'eus la permission de faire ma première promenade en voiture. Ce pays nouveau me sembla délicieux et plein de charmes. Je trouvai le climat idéal, et le surlendemain matin, je me décidais à aller voir les principaux endroits, car notre itinéraire allait nous obliger à partir dans quelques jours.

Je commençais par la plus grande pagode, appelée " Shew Dayon " qui est la plus importante et aussi un chef-d'oeuvre dans son style boudhiste. Avant d'y pénétrer, il faut faire l'ascension d'un énorme escalier sans fin, couvert de tuiles formant des arcades. De chaque coté sont installées de petites boutiques de toutes espèces, la plupart ren-



Pagode Shew-Dagon

fermant des fleurs et des bougies que les fidèles achètent pour porter dans le sanctuaire de Bouddha. Du plus riche au plus pauvre, l'offrande est faite chaque matin; la physionomie de chacun exprime après sa piété, une satisfaction sereine par la croyance qu'il a que tout lui sera favorable le reste de la journée.

Les autres boutiques sont remplies d'images et d'objets sacrés, d'articles usuels et d'étoffes. L'ensemble en est si pittoresque et attrayant qu'on y reste des heures et des heures sans s'en apercevoir. Le brouhaha du peuple, les quelques peintres installés çà et là avec leurs palettes, les photographes qui braquent leur appareil sur tout le monde, les paysans qui font un bruit infernal avec leurs sandales en bois, qui frappent sur la pierre comme de petits marteaux, tout cela vous aimante et vous fait oublier le lieu ou l'on est.

Ce qui attira le plus mon attention, ce sont les petites birmanes qui gardent les boutiques. Elles sont d'une coquetterie extraordinaire, et possèdent un petit air provoquant, qui vous oblige à tourner la

tête malgré vous. Très crânement, elles font leur toilette devant tout le monde, sans aucune gêne d'être vues. Elles prennent le plus grand soin de leur coiffure; leur chevelure est très noire, bien huilée et relevé sur le sommet de la tête par un petit peigne et la traditionnelle fleur piquée avec grâce. Elles se poudrent aussi d'une poudre très blanche très épaisse et se maquillent un peu. En somme, elles n'ont que le désir de paraître et plaire à tous ceux qui les regardent. Elles ressemblent beaucoup aux japonaises par la conformation de leur visage et leur petite taille. Leur démarche est gracieuse et leur corps souple a de charmants mouvements, on ne peut vraiment pas leur résister et on est obligé de leur acheter quelque chose même si on ne désire rien. Leur costume est bizarre, la jupe toute droite n'a que deux mètres d'ampleur et est tellement ajustée qu'elle leur moule le corps. Le corsage n'est qu'une camisole sans forme, soit en soie, soit en mousseline. On peut dire qu'elles sont toutes d'une propreté méticuleuse, une des choses principales dans l'accomplissement de leur petite personalité.

La femme birmanee est si commerçante que l'homme n'a aucun souci dans les affaires: il ne s'occupe absolument de rien. Il est souvent présent, mais reste calme, patient et indifférent. Je crois qu'il reconnaît les capacités de sa compagne et pour cela se tient à l'écart, pensant qu'il n'aurait certainement pas le même succès.

Une coutume originale parmi ce sexe féminin, est de fumer un long et épais cigare blanc, qui à première vue, ressemble à un morceau de canne à sucre. Toutes ces femmes fûment en se promenant ou en travaillant. Toute la journée elles ont le cigare à la bouche, qui est considéré d'un grand chic, par le peuple et l'aristocratie. Ce cigare se compose d'un mélange de plantes séchées, roulottées dans de grandes feuilles blanches d'une très faible odeur.

Elles font tout cela avec tant de naturel et d'indifférence en public, qu'on finit par s'y habituer, en ne trouvant rien d'étrange ou de disgracieux dans ce geste masculin, qui après tout leur sied à merveille.

Leur caractère est doux et des plus sociables, leur visage intelligent et souriant à tout

le monde. Leurs manières maternelles doit rendre leur vie intérieure agréable et confortable.

Après avoir traversé cette longue et interminable galerie, nous arrivâmes enfin au haut d'une énorme plateforme où se trouvait la pagode. Cette pagode est couverte d'un énorme dôme pointu, tout doré, de style chinois. Dans l'intérieur où tout le monde a le droit de pénétrer sans aucune particularité, se dresse une gigantesque statue de Bouddha, ayant ses disciples à ses cotés. Toute peinte en doré, cette statue est détériorée à la base par les bougies de toutes couleurs et les fleurs fraîches ou fanées qui lui ont été offertes par les dévots les belles gerbes répandent une odeur nauséabonde qui vous ordonne de rester le moins longtemps possible. La piété qu'ont tous ces fidèles est imposante. Ils se prosternent au pied de leurs idoles avec tant de passion, qu'on les sent prêts à faire tous les sacrifices, poussés au plus haut degré par leur fanatisme.

La plupart de ces idoles sont peintes d'un rouge écarlate et enguirlandées de fleurs faites en suif, elles vous font une impression san-

guinaires. Tout autour, il y a d'autres pagodes avec d'autres statues représentant Bouddha dans ses différentes poses. Quelques unes ont des statues colossales démesurées, les bras les jambes sont absolument disproportionnés d'avec le corps et pour les regarder de toute leur hauteur, il faut lever la tête à se briser le cou. Quelques unes sont en marbre, en bois ou en plâtre: la collection en est comique et variée.

L'architecture de ces pagodes est chinoise; beaucoup sont construites en bois, patiemment sculpté et dentelé. Ce travail est fort curieux et appréciable pour les connaisseurs. Les prêtres bouddhistes qui sont toujours très nombreux, gardent avec un soin précieux une vitrine, dans laquelle sont enfermés les bijoux des idoles. Quelques uns sont d'une grande valeur, ainsi que des ornements, des costumes et quelques armes: tout ceci est exposé constamment au public et ne sert qu'aux cérémonies religieuses.

Dans cette enceinte sacrée, malgré le va et vient et le tumulte de la foule, on se sent pris d'un certain recueillement par tous ces gens qui prient avec une foi si ardente. Tous ces

fidèles sont pieds-nus pour entrer dans les endroits sacrés, mais les prêtres n'obligent pas les étrangers à le faire; ils leur laissent beaucoup de liberté, ce qui est tout-à-fait contraire dans les temples et mosquées des Indes, où ils sont très exigeants.

Après avoir passé une partie de la journée dans la " Shew-Dagon " où je me sentais de plus en plus attirée, je me décidais enfin à faire une promenade dans la ville. Peuplée par tant de différentes races, aux allures dégagées et entraînantes, je trouvai cette ville gaie et animée. L'influence chinoise y est très dominante: il y a des quartiers entiers bâtis tout spécialement pour eux-mêmes et qui sont très curieux.

J'ai rencontré plusieurs dames chinoises, elles sont des personnes très avancées. Une chose que je n'ai pu m'empêcher de remarquer, ce sont leurs pieds, d'une petitesse incroyable, comme un enfant de trois ans. Elles portent des chaussures de soie de couleur, serrées à un degré inimaginable, qui n'ont pas de semelles et appuient simplement sur un haut talon de bois, tout droit, placé au milieu. C'est avec une difficulté inouie qu'elles peuvent

marcher; mais elles font souffrir davantage je crois, ceux qui les regardent.

Les costumes de toutes ces races asiatiques sont très variés et très seyants. On voit tous les habitants tête nue, s'abritant d'une ombrelle en soie ou en papier, qui offre un cachet gracieux à leur personnalité, dans laquelle il y a tant d'amabilité et de charme.

La verdure autour de la ville est magnifique, la végétation y est très abondante, mais ce qu'il y a de remarquable ce sont deux superbes lacs aux eaux claires et limpides, au milieu desquels s'élèvent de ravissants ilôts. On y fait beaucoup de canotage, un club très joli est construit au bord du lac où l'ombrage si épais y attire un grand nombre de promeneurs pendant l'été. Un magnifique jardin fait tout le tour de ces lacs; les piétons seuls ont le droit d'y pénétrer. Cependant dans une certaine partie, les voitures y sont autorisées, mais pas du tout les automobiles:

De grandes pelouses au gazon si vert et si uni, représentent de grands tapis de soie étendus. Chaque jour, le soir vers cinq ou six heures, cette promenade devient mon-

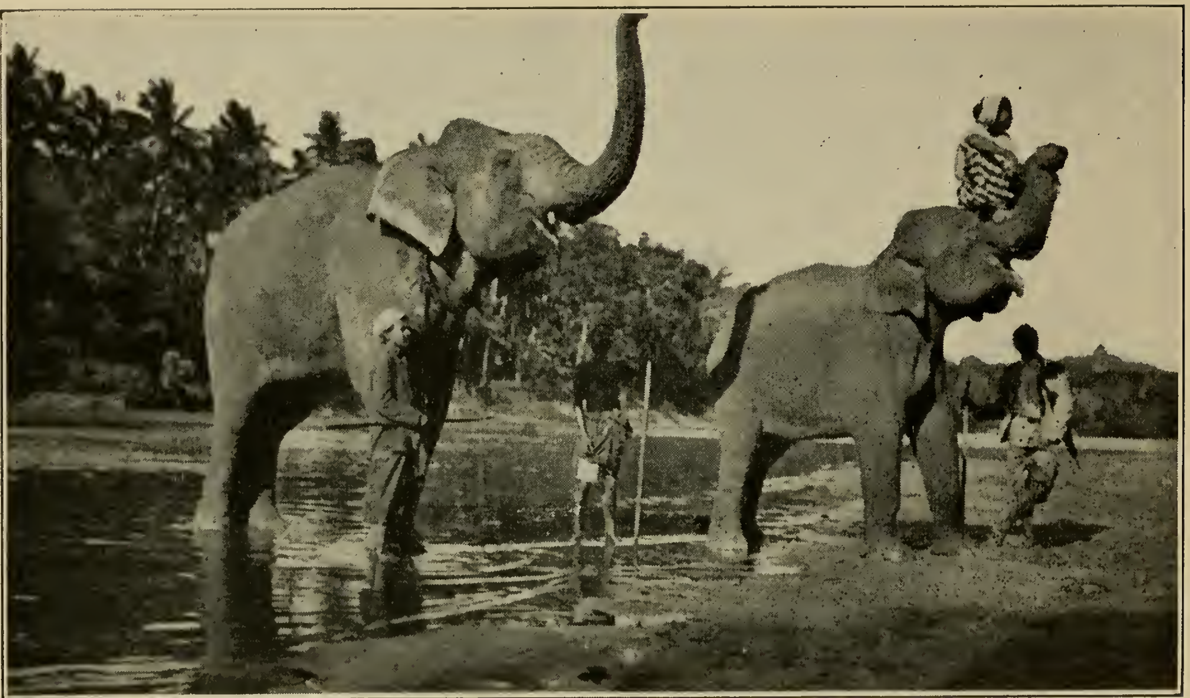
daine : on y rencontre de très beaux attelages ; cet ensemble donne presque l'impression des lacs du Bois de Boulogne. Naturellement c'est l'endroit favori de tout le monde, car aussi on a la facilité de pouvoir côtoyer ces lacs pendant plusieurs kilomètres et il y a bien peu de villes qui soient ainsi favorisées.

Dans l'après-midi du lendemain, nous étions invités chez le Chef de police, pour assister à la réjouissance d'un arbre de Noël. C'était une charmante réunion dans le jardin, avec une multitude de divertissements, entre autres celui des marionettes, spécialité de ce pays, et des dances birmanes qui nous ont intéressées et beaucoup amusées. A sept heures, l'arbre de Noël qui était au milieu de la pelouse, fut illuminé, c'était d'un effet magnifique. Un aéroplane très ingénieusement fait, fit quelques tours en l'air et descendit à nos pieds, en nous apportant le " Papa Noël " superbement habillé. Cette idée nouvelle et spirituelle fit l'admiration de tout le monde, en répandant une agitation extraordinaire parmi les enfants, qui trépignaient de joie et battaient des mains, pour tomber ensuite en extase devant

cet envoyé du ciel, qui attirait toute leur curiosité. J'eus l'occasion de faire la connaissance de plusieurs Dames birmanes: elles sont absolument charmantes et parlent l'anglais à ravir; elles ont quelque chose de si attirant qu'elles jouissent d'une grande popularité parmi la société anglaise. Enchantée de mon après-midi, je rentrais en hâte pour le diner, car nous devions aller passer la soirée chez une de nos connaissances qui avait engagé tout spécialement une troupe de danseuses, pour nous offrir une représentation.

Quel curieux et nouveau spectacle nous attendait. Dans un énorme salon, au milieu d'une brillante assistance la représentation commença, vingt danseuses, toutes de la même taille, au corps mince et menu, étaient habillées de blanc, avec la jupe très serrée et le corsage très collant, ayant une basque ouverte de chaque coté, avec des pointes qui se redressent. Ce genre est tout-à-fait chinois. Elles sont terriblement fardées, ce qui leur donne un teint blafard effrayant, avec leurs petits yeux très noirs, au regard si perçant. Elles sont parées d'une quantité de bijoux

faux, éclatants, de forme très originale, dont l'ensemble est vraiment un tableau unique. Rangées symétriquement, elles ne bougent pas de place, mais les mouvements rythmés de leur corps et spécialement ceux des bras et des doigts, ont beaucoup de signification paraît-il, lorsqu'on comprend leur langage, car tout en dansant, elles chantent d'une voix criarde, étourdissante. Une d'elles donne le ton et le choeur commence si haut qu'on devient abasourdi après quelques minutes. Les femmes jeunes ou vieilles sont un peu difficiles à reconnaître, aussi nous les fit-on remarquer par un signe bizarre qui est une grande particularité chez la femme de cette classe et dans la société. C'est par leur coiffure que ce secret est connu; ainsi les jeunes filles dont les cheveux sont coupés, sont âgées au-dessous de quinze ans; les autres qui ont un chignon au milieu et les cheveux coupés tout autour de la tête, sont entre quinze et vingt ans; les autres, aux cheveux longs ont dépassé cet âge. Ce détail est assez important à connaître, quand on sait que la coiffure joue un si grand rôle parmi les Birmanes, pour laquelle elles ont tant



Les éléphantes après leur bain

de soin et de coquetterie. A notre étonnement de voir les femmes les plus âgées en première ligne et toutes les plus jeunes derrière, mais elles se conservent si bien et savent si bien s'arranger qu'on voit peu la différence.

Les chants terminés, nous entendîmes un bruyant murmure venant de la pièce voisine. Quand nous demandâmes ce que c'était, on nous dit que chaque mère de ces danseuses accompagnait sa fille et qu'elle l'attendait à coté pour rentrer chez elle aussitôt la séance finie. Enchantés de notre soirée qui avait été un spectacle tout-à-fait nouveau pour nous, nous prîmes congé de notre hôte, assez tard dans la nuit.

Sur le point de quitter Rangoon le surlendemain, j'allais au club qui est à quelques pas de l'hôtel: la société y était agréable, et nombreuse, à l'occasion de la sauterie hebdomadaire ou chacun se lançait dans les nouvelles danses, telles que le one-step, le tango et la maxixe; cette petite attraction amusa beaucoup les curieux. Après cela, j'allais dans les magasins, pour y faire quelques emplettes nécessaires.

Je jetais un dernier coup d'oeil sur cette grande ville, qui possède 250,000 habitants. Cette population très mélangée riche et pauvre, montre dans certains carrefours beaucoup de misère. Les enfants, à demi-vêtus, pullulent dans ces rues étroites et malpropres: ils se cramponnent à vous, en vous offrant leurs services de porteur, ou bien vous demandant l'aumône. Avec peine on s'en débarasse, et quelques sous les rendent heureux.

Avec regret, nous quittions cette jolie ville et nous prenions le train à midi pour aller à (Mandalay) visiter un peu de la haute Birmanie. La durée du voyage fut d'une journée seulement. Dans chaque gare un peu importante où le train s'arrêtait, nous fûmes très surpris de voir un grand nombre de Punjabis au visage sympathique, qui vinrent saluer Son Altesse. Le bruit s'était vite répandu qu'un Maharajah du Pundjab voyageait dans ce pays: aussi s'informèrent-ils du jour et de l'heure de son passage pour venir présenter leurs respects.

MANDALAY

Un peu déçus de voir un tout autre paysage, sans verdure et tout désséché, nous arrivions le matin à Mandalay. Notre installation dans une espèce de maison convertie en hôtel, était moins que modeste et c'était la première fois que nous étions si inconfortables. Enfin, il fallût se résigner et faire contre mauvaise fortune, bon coeur, et tant bien que mal, nous fîmes tout notre possible pour être à l'aise.

Après un médiocre déjeuner, j'allais visiter le grand fort dans lequel se trouve le palais du roi Thibault, le fameux tyran. Il est bâti entièrement en bois, quelques parties seulement sont en laqué et le reste peint en rouge comme imitation. Rien n'y est remarquable ou artistique; quelques chambres sont décorées de verreries de couleurs tellement clinquantes et de si mauvais goût, qu'elles attirèrent mon attention ou plutôt ma curiosité. Pour traverser d'une pièce à l'autre, les

ouvertures étaient si étroites et si basses, qu'il fallait se mettre de coté et courber terriblement la tête. Tout l'ensemble de l'intérieur du fort a un aspect délaissé et lamentable; c'est avec un certain soulagement que je quittais cette enceinte morne et lugubre ou certains récits qu'on nous fit au sujet des cruautés du roi Thibault (aujourd'hui exilé aux Indes et prisonnier des Anglais à Poona, depuis l'annexion de la Birmanie, en 1885), nous faisaient frémir.

Désirant acheter des rubis, on me conseilla d'aller au marché de pierreries où l'on a le choix et où les prix sont plus abordables, puisqu'on peut les marchander. Je pris un expert avec moi, car tous ces étalages aux pierres superbes de couleurs, en possèdent plus de fausses que de vraies. Des monceaux de rubis de toutes dimensions faisaint notre admiration, mais je fus vivement désillusionnée quand j'appris qu'ils étaient de fabrication parisienne. Toutes ces pierres, ainsi que le saphir, sont si bien imitées, qu'elles sont d'un grand commerce dans ce pays, qui pourtant possède les plus belles. Les femmes riches ou pauvres sont si co-

quettes, qu'elles aiment toujours à être bien parées; selon leurs moyens, elles achètent sans souci, du faux ou du vrai, pourvu que ce soit effectif. Leur pierre préférée est le diamant jaune, taillé pointu, très saillant: elles le portent aux oreilles comme une réclame et en vous proposant de vous les vendre. Ils sont ravissants et si brillants qu'on est tout-à-fait tentés de les acheter.

Tous les comptoirs sont tenus par les femmes qui sont de charmantes et intelligentes commerçantes, sans être toutefois trop ennuyeuses. Avec tact et patience, elles font de brillantes affaires, sous la surveillance de leur mari presque toujours présent, silencieux et intéressé. Je fis aussi quelques achats d'objets en laqué, grande spécialité du pays, d'un travail fin et artistique, qui ressemble beaucoup au travail chinois. Quelques heures se sont passées là, sans que nous nous en apercevions.

L'après-midi se termina par l'ascension du grand temple boudhique, situé au haut d'une colline. Trois cents marches couvertes, à monter chacune d'une largeur démesurée, fut

un pénible exercice, Ceci se trouva amplement récompensé par le splendide panorama qui se déroulait a'nos yeux à perte de vue. A chaque étape de cent marches, se dressait la statue de Bouddha, dans différentes poses significatives à ses traditions. On dominait la ville du haut, si grandiose par un beau coucher de soleil, qui disparaissait lentement et faisait détacher toutes ces pagodes blanches, comme des objets précieux que l'on ne peut saisir. Pendant longtemps, nous restâmes en extase et n'eûmes que quelques minutes de lumière du jour, pour visiter l'intérieur du temple qui n'avait de remarquable qu'une statue dorée colossale de Bouddha, ayant le grand geste, d'indiquer à l'humanité la voie et la grandeur de l'Univers.

Notre descente fut plus rapide que notre montée, et fatigués nous fûmes heureux de rentrer pour diner et prendre un bon repos après cette journée si bien remplie.

Malgré que Mandalay ne soit pas un endroit favorisé par la nature, on y est attiré par tous ces intéressants temples et pagodes. A part cela, la vie y est très monotone et les heures non occupées nous paraissent des

journées sans fin. La ville est en plus grande partie peuplée par les Chinois dont le nombre dépasse celui des Birmanes. Les rues sont malpropres avec des maisons bâties en bois qui menacent de vous tomber sur la tête, tellement elles sont peu solides de construction.

Comme nous devions quitter ce jour, le Commissaire voulut nous emmener le soir après diner, voir une foire qui se tenait en dehors de la ville. Il fallut aller en automobile jusqu'à un certain endroit où nous devions descendre et marcher dans le sable par une obscurité la plus complète qui ne me rassurait pas du tout. Ne pensant jamais voir la fin de ce trajet, nous arrivâmes enfin sur une grande place, éclairée pardes lumières bizarres, aux couleurs bariolées qui reflétaient magiquement sur une foule indescriptible de toutes sortes de gens. Depuis les plus jeunes, jusqu'aux plus vieux, tous étaient là, prêts à passer la nuit à la belle étoile, ayant avec eux leurs couvertures et leur nourriture. Les enfants du plus bas âge dormaient et quelques grandes personnes ne pouvant pas résister faisaient leur sieste

chacun à leur tour et se réveillaient les uns les autres, pour ne pas perdre un instant les choses attractives.

On nous fit installer dans une baraque en planches, qui tremblait à chaque pas que nous faisions et qui me donnait la chair de poule à chaque craquement de bois que j'entendais; malgré les tapis qui étaient étendus tant bien que mal sur le plancher pour donner un cachet plus luxueux et plus confortable à cette installation improvisée en plein air. Devant nous, venait de se lever un énorme rideau, et avant que je n'eus le temps de me rendre compte de ce que c'était, on me dit que j'allais voir la plus grande représentation de marionnettes que je n'avais jamais vue. En effet des personnages de grandeur naturelle, aux mouvements très cadencés, des animaux comme le tigre, le cheval, y étaient si bien représentés, qu'on ne pouvait pas les croire artificiels.

Ils jouèrent toute une pièce de théatre, qui représentait les anciens rois au moment de leur grandeur, ainsi que leurs chasses avec toutes sortes d'animaux. Leurs gestes m'amusèrent beaucoup, ne pouvant croire que tous ces personnages fussent faits de morceaux

d'étoffe; l'enthousiasme de l'auditoire qui nonchalamment assis plus ou moins à l'aise par terre, appréciait et délirait devant ses poupées. Ce public revêtu de ses plus beaux habits et bijoux, avait un aspect propre et très pittoresque, qui nous charma et nous donna la meilleure impression. Nous ne pûmes rester, aussi longtemps que nous le pensions, puisque nous devions nous embarquer le soir à minuit à bord du bateau " Glasgow " qui fait le service de Mandalay à Prôme, sur le fleuve Irra-ouaddy.

Nous nous embarquions très vite, étant presqu'en retard pour le départ du bateau. Le fleuve nous parût immense et grandiose par la demi-clarté d'une nuit calme et sereine par un ciel diamanté de ses précieuses étoiles.

Les cabines étaient des plus confortables, peu de passagers étaient en première classe : aussi, cette vie en famille fut trés appréciable. Par contre, en troisième classe, le pont était bondé de toutes sortes de gens, installés pêle-mêle, faisant leur cuisine là, et couchant à la même place. Beaucoup tenaient des boutiques, vendaient des lé-

gumes, et des bibelots, trouvant le moyen de faire un peu de commerce.

De temps à autre, le bâteau faisait escale de quelques heures pour prendre des marchandises, telles que des grains, des huiles, etc., et s'approvisionner de charbon. Le transport des bestiaux est une des choses les plus importantes. Le fleuve est très large et ses rives sont parfois très fertiles et pittoresques. Par quelques pagodes placées ça et là, nous vîmes qu'une petite ville ou village se trouvait à proximité.

Notre vie à bord se passe aussi tranquillement que chez soi; rien à faire de particulier qu'à lire, jouer aux cartes, ou contempler la nature, car nous n'avons fait la connaissance de personne. Un soir, pourtant, nous changeâmes cette monotonie, en faisant de la musique. Le Capitaine du "Glasgow," bon vivant, homme d'un certain âge, joua du tambour et des grelots, accompagné de son gramophone, ce qui faisait un ensemble et une cacophonie désopillante.

Le lendemain matin, nous étions près de Prôme; le fleuve était superbe et magnétisant avec son eau calme et si bleue que je crus un

instant que rien n'avait été si beau entre le ciel et la terre. Vers cinq heures le tumulte commença: nous arrivions à Prôme et tout le monde se préparait à descendre. A la gare, qui était proche, nous attendait le même wagon, dans lequel le cuisinier préparait déjà ce qu'on peut appeler pour le train, un frugal repas.

De nouveau, nous étions à Rangoon. J'y visitais les écoles de filles, d'une propreté exemplaire, avec une organisation tout ce qu'il y a de plus moderne. C'est une dame Birmane qui se chargea de me conduire dans toutes les différentes classes, elle-même s'occupant beaucoup de l'éducation de toutes ces jeunes filles à qui elle consacre la plus grande partie de son temps.

Le lendemain, nous quittions définitivement la Birmanie, en faisant des adieux touchants à Rangoon. Nous repartions sur "l'Angora," sur lequel nous retrouvâmes les mêmes cabines et avons fait un voyage aussi agréable qu'en allant, car la mer était belle, pareille à un lac. Deux jours de traversée et nous débarquions de nouveau à Calcutta, retrouvant en parfaite santé tous ceux que

nous avions laissés pendant ces trois semaines.

Notre séjour, cette fois, fut de trois jours seulement, bien occupés par les courses, diners, etc., offerts par nos nombreux et dévoués amis que je quittais avec émotion pour rentrer chez moi à Kapurthala; où je désirais me reposer sérieusement de tous ces extras de fatigue de voyage.

NOTRE TOURNÉE AU SUD DE L'INDE

(HYDERABAD-DECCAN)

Après avoir passé trois mois à Mussoorie, voulant éviter les pluies torrentielles des autres mois d'été, nous décidâmes de faire un voyage dans le sud de l'Inde.

Le trajet pour arriver à Hyderabad-Deccan, quoique long, n'a pas été désagréable. La chaleur n'a été vraiment insupportable qu'entre Gwalior et Bhopal. Le reste du trajet a été favorisé par les grandes pluies de la mousson. Entre Gwalior et Bombay, nous eûmes quelques péripéties. Le matin, à six heures et demie, on vint nous réveiller, en nous priant de nous lever pour changer de wagon, un pont s'était écroulé par la force des inondations, occasionnées par des grandes pluies, et venait d'être momentanément réparé; un certain poids seulement de quelques wagons était limité et notre wagon étant

beaucoup trop lourd, fut détaché. En pleine campagne et par une pluie battante, c'était un tableau comique de voir les voyageurs à peine réveillés, sortant d'un cauchemar pour retomber dans un autre sans doute plus réalisable. Certains étaient en pardessus, les femmes avaient les cheveux sur le dos, escortés de leur mari obligés de transporter leurs bagages, ce qui les mit d'une humeur exécrable.

Toute notre suite avait déjà changé de wagon et fait les arrangements nécessaires; notre cuisinier et les domestiques avaient déjà tous les ustensiles descendus sur la voie, comme un campement de nomades. Malgré cela Son Altesse décida à la fin qu'il était trop tôt et que ce serait très inconfortable de voyager dans un autre compartiment. Alors ce fut un nouveau transbordement épouvantable, puis nous restâmes dans le même train, pour retourner sur nos pas et nous arrêter à Itari. Arrivés là, nous eûmes le plaisir de rester une journée entière dans cette gare, pendant qu'on arrangeait pour le prochain train, qui ne partait qu'à minuit seulement. Il faisait très chaud et le temps dans cette affreuse gare nous parût



S. A. Le Nizam d'Hyderabad
Grand Commandant de l'Étoile des Indes

interminable. Enfin, le reste du trajet s'est assez bien effectué; généralement la chaleur y est insupportable, mais nous fûmes favorisés par une forte pluie qui tomba jusqu'à ce que nous soyions à Hyderabad.

Après quatre jours de voyage, nous arrivâmes enfin à Hyderabad à cinq heures du matin, mais nous ne descendîmes qu'à neuf heures pour la réception officielle. Toute la garde d'honneur était là ainsi qu'un des nobles, délégué, le secrétaire particulier, et l'aide-de-camp du Résident, M. Fraser.

Son Altesse passa en revue la garde d'honneur, et de suite les choses officielles terminées, nous partîmes en automobile au Bashir Bagh, ou Jardin des fleurs, palais mis à notre disposition pour la durée de notre séjour, ou nous fûmes très heureux d'avoir un peu de repos. Ce palais luxueux est très confortable, et de tous cotés ce ne sont que des glaces, des lustres, des vases de Venise, dont ils aiment à garnir leurs Palais. En nous réveillant le lendemain, à moitié remis de notre fatigue, on se serait cru dans un palais de fées, par les virages qui éblouissaient nos yeux. Ce qui fit notre joie, ce fut

de trouver un salon rouge écarlate, avec les meubles tout en cristal et velours rouge, style très particulier, sans aucun genre. Quelques vases de porcelaine et quelques meubles anciens français s'harmonisent avec gout et finesse dans tout ce mélange de couleurs vives, où la fantaisie domine le style: Enfin c'était là notre salon favori.

L'après-midi, le premier ministre, Salar Jung, nous invita à prendre le thé chez lui. C'est un jeune homme de vingt cinq ans, considéré comme le troisième noble d'Hyderabad. Ses propriétés personnelles lui rapportent environ 2,500,000 francs par an; il vit tout-à-fait comme un suzerain, ayant son armée personnelle et son petit territoire.

Son palais où nous avons pris le thé est très ancien et tout-à-fait style hindou, mélangé d'un peu de confort européen. Au milieu du hall se trouve un patio avec quelques fontaines et jolies plantes, entourées de grandes glaces. Il fut très aimable avec nous et nous étions très heureux de le féliciter chaleureusement car il venait d'être nommé premier ministre de l'Etat d'Hyderabad, la veille seulement de notre arrivée. Chez lui

nous rencontrâmes une centaine d'officiers et amis qui venaient le féliciter de sa nouvelle nomination. Il a l'air très intelligent et a des idées très européennes; il a le goût des choses modernes et désire beaucoup visiter l'Europe. Il parle l'Anglais très correctement; ses ancêtres sont restés célèbres, par leur dévouement et fidélité au dernier Nizam, ainsi que pour tous les services qu'ils lui rendirent, pour l'avancement et progrès de l'Etat.

Plus tard, nous sommes allés visiter à cinq kilomètres de la ville, le nouveau Palais que le feu Nizam avait fait construire. Il est situé sur une montagne et appelé "Vue du ciel" car il domine toute la plaine et l'immense ville d'Hyderabad. Son style extérieur est italien, le hall tout en marbre a les murs très artistiquement peints, représentant des paysages et des oiseaux, il a été bâti par des Hindous et des mahométans. On trouve beaucoup de marbre et de pierre de taille dans toute la région. L'intérieur est absolument vieux genre européen, qui garde une fortune par toutes les curiosités qu'il renferme et tant d'objets de valeur. Au milieu du grand salon, se trouve une vitrine garnie de

vieux émaux incrustés de pierres précieuses aussi quelques ornements en jade très anciens et d'autres ornements non moins admirables. Cette vitrine est évaluée 1,500,000 fcs. Ce magnifique palais est inhabité; il est réservé pour les invités de S. A. Le Nizam. Nous devions l'occuper, mais à cause de la distance de la ville, nous avons préféré rester ou nous étions. Ce qu'il y a de très grandiose, c'est l'escalier tout en marbre d'une blancheur immaculée; depuis le bas jusqu'en haut est accrochée une collection de portraits représentant tous les Vice-rois des Indes, depuis le premier, Lord Warren Hastings en 1772, jusqu'à Lord Hardinge, vice-roi actuel. Leurs Altesses, le Prince et Princesse de Galles, aujourd'hui le Roi et la Reine d'Angleterre, ont habité ce palais, pendant leur séjour à Hyderabad.

Le même soir à huit heures, le Nizam offrait un grand dîner en notre honneur; tous les hauts fonctionnaires anglais et tous les nobles de la cour y assistaient. Son palais, situé au milieu de la ville s'appelle " King's Palace " ou " Palais du Roi." A notre arrivée, le Nizam nous attendait en haut de

l'escalier et de chaque coté protocolairement, ses officiers étaient rangés. Le Nizam fit quelques pas en avant, nous reçut avec grande courtoisie en nous disant des paroles de bienvenue, pendant que la Musique jouait l'Hymne de l'Etat.

Après nous avoir présenté le Résident et sa femme, l'Honorable Monsieur et Madame Fraser, ainsi que tous les autres invités, son sécretaire particulier s'avança près de moi très mystérieusement, en me priant de bien vouloir le suivre un instant. Quel fut mon étonnement lorsqu'il me présenta un magnifique écran de velours bleu, qu'il m'offrit ou nom du Nizam, en m'assurant et me priant de l'accepter. Je ne puis décrire ma joie, lorsqu'en l'ouvrant je vis un superbe collier de chien ancien, en perles, émeraudes et diamants non taillés. Je dus le mettre immédiatement. En rentrant au salon, le Nizam m'accueillit avec un sourire de satifaction, puis nous passâmes dans la salle à manger où le diner venait d'etre annoncé.

Le diner fut joyeux, car le Nizam était très gai lui-même. Je fus très occupée en admirant l'aigrette en fils d'or qu'il portait

sur son petit turban jaune, couleur de l'état. Ce turban de forme musulmane est très différent des autres turbans que l'on porte dans le reste des Indes. Son entourage est habillé de longue jaquette noire, très ajustée, fermées par d'énormes boutons en or, et d'une ceinture dorée avec une bouche, qui porte les armoiries d'Hyderabad.

Les nobles ont à la place de la boucle, une grosse pierre précieuse, généralement offerte par le Nizam comme cadeau, le même jour qu'ils entrent à son service. Tous avaient le turban de même forme, mais de différentes couleurs, ce qui donnait une certaine gaieté, sous tant d'étincelantes lumières. Après les toasts et speeches échangés, nous passâmes à la grande terrasse qui donne sur le jardin, illuminé par des lampes de toutes couleurs. La musique jouait à grand train, tout était en fête. Nous fûmes très heureux de voir les cinq enfants du Nizam qu'il fit venir pour nous les faire connaître. Ce sont deux gentils petits garçons de sept à huit ans et trois jolies filles : tous ont l'air très intelligents et parlent plusieurs dialectes du pays et l'anglais couramment. A onze heures et demie après avoir

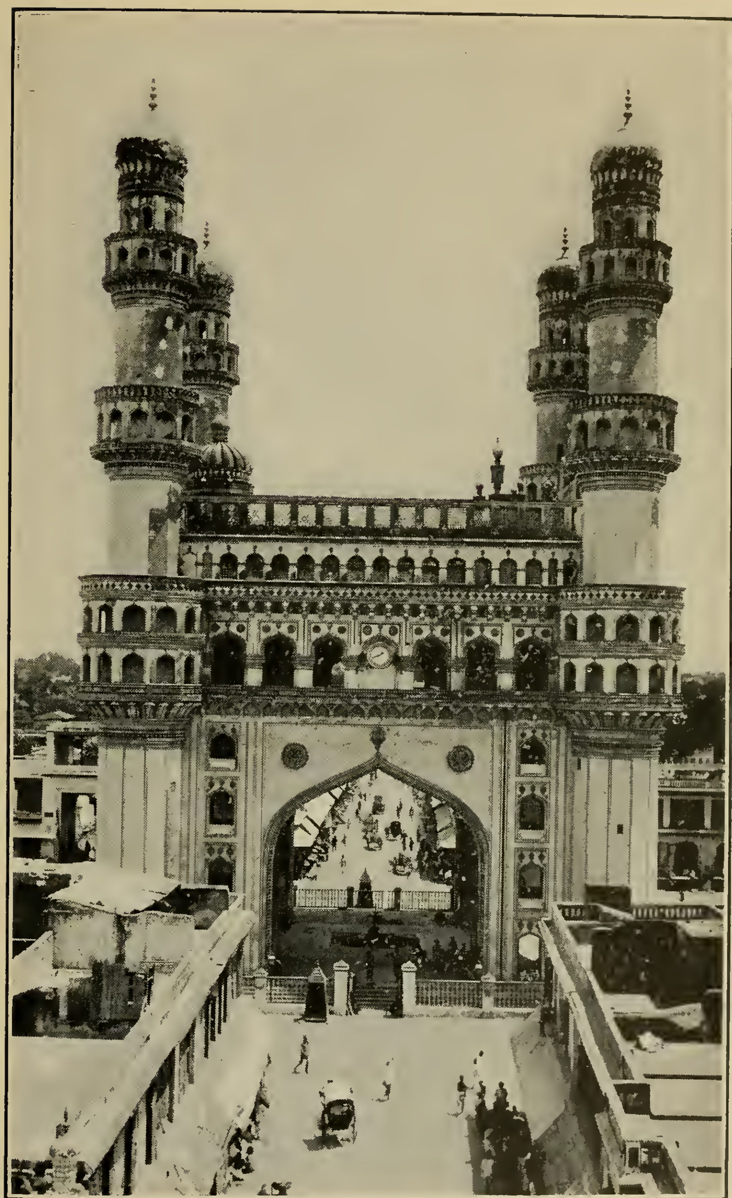
visité l'intérieur du palais, qui est très luxueux, malgré son goût simple et recherché, nous prîmes congé du Nizam, ayant passé une soirée charmante, pleine d'entrain.

Le lendemain, nous avons commencé à visiter la ville qui est magnifique comme étendue ; sa population est de plus de 450,000 habitants, elle est cotée comme la quatrième ville des Indes, après Calcutta, Bombay et Madras. L'Etat d'Hyderabad est le premier Etat aux Indes, par son immense territoire d'une étendue de 14,300 kilomètres carrés et son importante population, de 13,000,000 d'habitants. Malgré que l'Etat soit musulman, il se compose de différentes castes et on compte quatre vingt pour cent de la population qui est hindoue et vingt pour cent qui est musulmane. La capitale par elle-même est jolie et pittoresque, un magnifique lac artificiel au centre de la ville, l'embellit beaucoup, il est appelé " Hassan Sagaer," et entouré d'un mur et d'une ravissante promenade bordée d'arbres.

Il y a de très beaux monuments, tels que le Musée, le Nouvel Hôtel de Ville, qui est en construction depuis huit ans et qui promet

être un chef-d'oeuvre à son achèvement. Les indigènes qui sont vraiment artistes dans cet art mauresque, travaillent avec ardeur, car ce travail manuel est très long et minutieux. Autour se trouvent quatre palais anciens, vraiment superbes. A son précédent voyage, S. A. le Maharajah de Kapurthala a habité l'un d'eux: c'était très confortable et luxueux et avec plaisir il se rappela l'heureux séjour qu'il avait passé à ce temps là à Hyderabad. Le jardin est assez joli par l'effet d'un étang dans lequel se réflètent comme dans un miroir, les quatre palais, qui sont si coquets d'aspect.

Au centre de la ville indigène s'élèvent quatre minarets, appelés "Charminarets" supportant une énorme horloge et ayant au pied, une jolie fontaine. Ce monument remonte à plusieurs siècles: il est l'endroit favori des habitants, qui viennent à toute heure du jour y puiser l'eau alimentaire. De là, partent quatre rues larges et très propres, ayant de chaque côté des boutiques de toutes sortes; les marchandises sont étalées devant les portes. Lo ville par elle-même est très commerçante et le peuple a l'air heureux.



Les quatre minarets à Hyderabad

La circulation y est très animée: ou compte environ six cents automobiles. S. A. Le Nizam en possède une centaine à lui seul, ayant toutes les meilleures et nouvelles marques du monde. Quelques jolis attellages, appartenant aux grands personnages, circulent généralement dans la soirée. Quant aux femmes, elles ne sortent pas, le purdah étant strictement observé dans la religion musulmane. Encore les Hindous sont moins exigeants, car dans leur religion le purdah n'existe pas. Cette coutume n'est entrée dans leurs moeurs qu'après l'invasion des Mogols, qui maltraitaient et abusaient des femmes. Les Hindous furent donc obligés d'adopter la coutume musulmane du purdah, qui aujourd'hui est très ancrée dans leurs habitudes. Avec tous leurs mélanges de castes et sectes, ils prendront encore beaucoup d'années avant d'abandonner leurs préjugés. Je ne parle pas de la femme du peuple qui est obligée de travailler au même labeur que l'homme. C'est même un avantage pour l'homme d'épouser plusieurs femmes, qui apportent chaque soir au foyer leur maigre salaire de la journée.

Quant à la classe intermédiaire, elle vit différemment, l'homme par amour-propre ne permet pas que ses femmes sortent, il fait son possible de gagner suffisamment pour subvenir aux besoins de toute sa famille, qui est naturellement, toujours très nombreuse, ayant à supporter les charges de tous, depuis leurs parents, soeurs, frères, veuves, etc.

Il n'y a que les Parsis qui soient beaucoup plus avancés et indépendants: tout en gardant leurs habitudes personnelles et idées hindoues qu'ils ont adoptées depuis leur établissement à Bombay, qui remonte maintenant à plusieurs siècles, ils vivent très librement et leur seule ambition est dans le commerce. Plusieurs d'entre eux possèdent de grosses fortunes, les autres ont tous un peu d'argent, car ils s'aident les uns les autres, trouvant toujours le moyen de faire des affaires.

Nous continuâmes notre excursion jusqu'à Golconde, située à seize kilomètres de la capitale.

Les routes étaient magnifiques et plusieurs rivières que nous eûmes à traverser, avaient des ponts très solidement construits, qui

malgré leur résistance sont presque chaque année détruits par les fortes inondations. Le peuple a beaucoup à en souffrir, ses récoltes sont en partie détruites c'est alors que la famine et les maladies font leur apparition : c'est la grande misère et l'Etat est obligé de leur venir en aide.

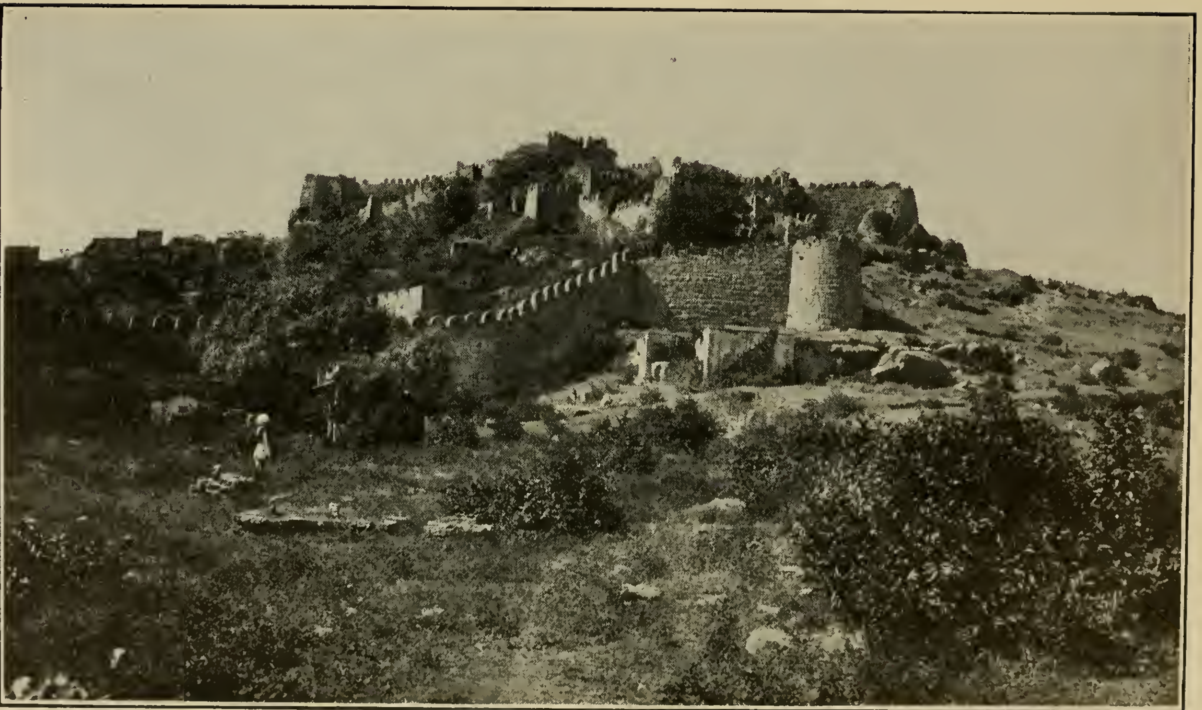
Du haut du fort de Golconde, on domine toute la ville : elle apparait à nos yeux comme une ville en ruines, qui a été abandonnée à certains endroits, pour s'être rebâtie un peu plus loin. Malgré tout, il y a dans cet ensemble quelque chose d'imposant. Les mosquées, les temples et autres magnifiques monuments se détachent de la ville majestueusement. D'énormes blocs de pierre naturels sont parfois gigantesques et monstreux, leur équilibre est effrayant à regarder. Ou emploie cette pierre de taille à la construction des bâtiments : c'est une des richesses du pays, avec le marbre et le silex, qu'on trouve beaucoup dans cette région.

LE FORT DE GOLCONDE

GOLCONDE était la capitale du royaume de " Kut Shahi " qui fut un des plus fameux Empires de l'Inde, Le Deccan fut devisé avant que tous ces royaumes fussent soumis les uns après les autres aux deux Empereurs Mogols " Shahyahan et Aurangzeb."

Le fort a été le théâtre de plusieurs conflits sanglants. Il renferme plusieurs palais et de vieux canons qui furent utilisés par les armées de " Kut Shahi." A un kilomètre du fort, se dressent dans la plaine, les tombeaux de toute la dynastie des roix de " Kut Shahi," qui régnèrent pendant 170 ans: quelques uns sont très bien conservés et d'autres tout-à-fait en ruines. A quelques kilomètres de là a existé la mine de diamants, dans laquelle on trouva les deux fameux et uniques diamants du monde. Le premier appelé le " Koh-i-noor " qui signifie " la montagne de lumière," considéré par la superstition hindoue à la décadence de celui qui le

possède. Cependant il fait partie de la couronne Royale d'Angleterre, depuis qu'il a été remis à la Reine Victoria en 1845. Il appartenait avant au dernier roi de Lahore, Maharajah "Ranjit Singh." Le deuxième diamant, appelé "Darya-i-Noo" signifiant "la rivière de lumière" est encore actuellement dans la couronne du Shah de Perse. Il y fut apporté par le roi de Perse, "Nardar Shah," en 1737, après son régne aux Indes comme Empereur de Delhi. Ces deux magnifiques diamants datent environ de 5,000 ans, cette mine n'est plus exploitée depuis mille ans. Cet Empereur qui fut un des plus grands tyrans des Indes et qui répandait la terreur partout où il passait, fit un jour, avant son départ, donner l'ordre d'égorger, les hommes, les femmes, et les enfants depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil, et donna lui-même le signal d'arrêter le massacre, en prononçant le simple mot de "paix." Il partait heureux de son forfait, car son ambition était tellement grande qu'il voulait accomplir, par n'importe quel moyen, un acte que le monde ne pourrait jamais oublier, afin de se créer un nom in-



Le Fort de Golconde

neffaçable dans l'histoire des Mogols. Il laissa le peuple dans la plus grande misère et emporta avec lui en rentrant en Perse, les richesses du pays et le fameux trône appelé " Takhat Tans " le plus beau du monde, significques cadeaux, que nous dûmes accepter précieuses, fut fait par l'Empereur " Shan Jehan " de Delhi. A ce temps où l'on ne savait pas apprécier la vraie valeur des bijoux, on avait dépensé 150,000,000 de francs. Aujourd'hui on ne peut l'évaluer, car les pierres qui sont d'une grosseur extraordinaire, sont d'une valeur incalculable.

Après cette fatigante excursion, nous rentrâmes hâtivement pour nous préparer et aller dîner chez S. A. Le Nizam qui donnait un dîner tout-à-fait intime qui fut des plus agréables. Il nous offrit encore de magnifiques cadeaux, que nous dûmes accepter étant une coutume indienne, mais vraiment la générosité du Nizam est au-dessus de toutes les autres. Après le diner le Nizam me prit à part pour me demander si je desirais être présentée à sa femme, la Begum Sahiba. Je fus très heureuse de cette présentation, car de moi-même, connais-

sant les idées de la religion musulmane, je n'aurais jamais osé lui demander à être présentée, sachant qu'aucune Dame qui ne soit pas de la même religion, n'a jamais pénétré dans les appartements privés de son Harem, et je fus la première à avoir ce privilège.

La Begum Sahiba, m'accueillit avec un sourire, très aimablement elle me répondit aux quelques mots que je lui adressai en hindoustani. Elle fut surtout charmée de me voir habillée dans le costume indien que je porte quelquefois dans les soirées officielles. Nous fûmes très contents d'entendre chanter quelques professionnels qui sont attachés à la cour depuis leur enfance et cela devient héréditaire. Le Nizam aime entendre cette musique tous les soirs. L'un d'eux imitait avec perfection la voix et danses d'une danseuse, nous eûmes beaucoup de peine à croire que c'était un homme qui chantait, à sa voix si claire et à ses gestes tellement efféminés.

Le Nizam et nous — mêmes furent très amusés par un homme de notre suite, tout à fait vieux genre sikh, avec sa belle barbe

blanche, qui après avoir bu quelques coupes de champagne, était devenu très langoureux auprès de l'artiste imitateur, ne se rendant pas compte que c'était un homme. Le danseur très amusé, continuait à étaler ses grâces en lui faisant ses plus gracieux sourires si bien qu'à la fin ce bon vieillard était devenu très épris, il fut réellement très déçu et vexé, lorsqu'il se rendit compte de son erreur devant tout le monde qui riait aux larmes. Au milieu de cette gaieté générale, nous prîmes congé du Nizam.

Le lendemain matin, nous avons visité les écuries, où il y avait des chevaux arabes superbes, avec les procédés d'hygiène très bien organisés. Les selleries et les voitures de toutes sortes étaient dans un ordre parfait. A notre passage, les rues étaient bondées de monde, des gens jouaient de la musique avec des instruments étourdissants, suivie de chants, d'acclamations bruyantes des plus comiques. Chaque maison avait sa décoration de fleurs ou de draperies aux couleurs criardes, mais bien pittoresques. Le toit des maisons était surtout le refuge des femmes et des enfants qui, joyeux, nous souriaient aimable-

ment, prenant ce jour comme un grand jour de fête.

Nous déjeunions chez le Premier Ministre, L'Honorable "Sarlar Jan," grand déjeûner officiel offert en l'honneur de Son Altesse. L'Honorable Monsieur Fraser sa femme et ses deux filles, ainsi que tous les hauts fonctionnaires d'Hyderabad et de Secunderabad y étaient présents. C'était très grandiose dans cette magnifique salle à manger, décorée avec beaucoup de goût. Les murs étaient garnis de magnifiques peintures historiques, représentant les grandes batailles d'autrefois. Ces tableaux anciens, magnifiquement peints, sont d'une grande valeur et font l'admiration de tous les invités.

L'Orchestre de l'Etat joua avec entrain un programme qui fut très applaudi. Après le déjeûner plusieurs photographes prirent de jolis groupes dans le patio et sous les galeries, sous lesquelles il y avait de très jolies décorations italiennes, d'un curieux mélange, mais d'un grand effet de luxe.

Chacun se retira charmé de l'aimable accueil de l'Honorable Salar Jan.

A huit heures, nous allions à Secunderabad

dîner chez le Résident. Il faisait un violent orage qui nous mit un peu en retard. Le dîner fut agréable et gai jusqu'au moment des toasts. Le Résident se leva gravement pour nous annoncer la dernière et supéfiante nouvelle qu'il venait de recevoir d'Europe, qui lui disait que l'Angleterre venait de déclarer le guerre à l'Allemagne, en se joignant à ses Alliées, la France et la Russie. C'est donc une crise européenne qui devra éclater puisque déjà plusieurs coalitions se sont formées contre les puissances. Depuis le conflit d'il y a quelques jours, entre l'Autriche et la Serbie, après le meurtre de l'Archiduc et l'Archiduchesse François-Ferdinand à Serajevo, héritiers de la Maison d'Autriche, nous étions inquiets, prévoyant les terribles conséquences qui devront irrémédiablement survenir.

L'allocution que fit le Résident, en s'adressant principalement au Nizam, au Maharajah de Kapurthala et aux officiers présents, fut très touchante, rappelant particulièrement à ces derniers, le devoir qu'ils avaient à remplir, si leur patrie les réclamait. Tout le monde entâma les chants anglais patriotiques

et l'Hymne national, en buvant à la santé du Roi et à la gloire de tous les Alliés.

Très impressionnés nous quittions nos hôtes, en pensant qu'à ce moment critique, l'Europe entre dans la voie de la souffrance. C'est une époque mémorable qui nous fera rappeler pour toujours cette soirée, qui se termina par la nouvelle d'aussi graves évènements.

Vers onze heures, nous arrivions à Hyderabad où nous devions nous lever de bonne heure le lendemain pour aller à une chasse que le Nizam faisait organiser pour nous, étant une spécialité d'Hyderabad.

Cette curieuse chasse devait avoir lieu entre une " tchita " et des antilopes, en pleine campagne. Nous partîmes en auto jusqu'à un certain endroit dans la plaine, pour continuer notre route en tongas, escortés d'officiers et soldats à cheval, armés de lances. Devant nous, une charrette traînée par des boeufs transportait la tchita, les yeux bandés, attachée et gardée continuellement par deux hommes. Après quelques milles, nous arrivâmes au lieu propice, où on nous fit descendre, pour nous conduire sur une hauteur

d'où nous pûmes suivre toutes les opérations. A peu près à cent mètres de nous, dans une immense plaine, les hommes firent descendre la tchita de la charrette, en la maintenant dans la direction d'où l'on venait d'apercevoir des antilopes qui mangeaient tranquillement.

Après quelques minutes, plusieurs apparurent, sautant, gambadant, s'approchant avec méfiance, sentant qu'il y avait quelque chose d'anormal. C'est à ce moment indécis que les hommes démuselèrent la tchita, qui, jetant un regard autour d'elle et apercevant les antilopes, bondit à leur poursuite. Alors, il y ent une course folle à travers champs, Soit que la distance qui les séparait était trop grande, mais la tchita ne put en attraper une. Harrassée de fatigue, elle s'arrêta et c'est à ce moment que ses gardiens la reprirent et lui bandèrent de nouveau les yeux, pour recommencer la lutte une seconde fois plus loin. A un kilomètre de là où les antilopes s'étaient reposées, après leur terrible frayeur, l'opération recommença, qui aboutit cette fois à une meilleur résultat.

Après une lutte acharnée, courant de tous

côtés, la tchita absolument éreintée, ne pouvait plus respirer, fit un dernier effort, en voyant sa proie prête à lui échapper. Subitement, elle s'élança avec une agilité extraordinaire et atteignit l'antilope; elle lui donna un fort coup de griffes à la patte qui fit perdre l'équilibre à cette dernière, en la faisant rouler dans l'herbe.

Prompte comme l'éclair, la tchita profita de ce moment de faiblesse pour la saisir à la gorge et l'immobiliser tout-à-fait. Ce fut fait avec tant de vivacité et de ruse que nous eûmes à peine le temps de nous rendre compte de la manière dont elle avait pu agir; La faim seule pouvait lui donner cette habileté. Depuis deux jours, pour pouvoir lui faire faire ce sport, on l'avait mise à la diète, afin de la rendre plus sauvage et cruelle. La curiosité nous fit regarder de plus près l'attitude de ces deux animaux, qui malgré la cruauté du fait, ne manque pas d'intéresser les spectateurs.

La pauvre antilope était encore vivante, en proie à une terrible agonie par la douleur que lui donnait la tchita. Elle l'avait attrapée à la gorge; le sang coulait et nous souffrions



Nous et notre suite pendant la chasse. La tchita tenant l'antilope

tellement de voir cela que nous partîmes au moment où les chasseurs allaient l'achever d'un coup de couteau.

De nouveau, ils reprirent la tchita et lui bandèrent les yeux, car cette bête affamée, étant à bout, l'aurait déchiquetée et mise en morceaux.

La tchita est un animal qui tient du léopard, dont la peau est plus claire; elle est absolument apprivoisée, et on dirait même un énorme chat; sa taille seule y est trompeuse. Il faut à peu près huit à neuf ans d'élevage et de patience constante pour arriver à ce résultat.

Après cette nouvelle expérience, nous rentrâmes à la maison très fatigués, bien heureux de trouver un frugal et copieux déjeûner, car la nourriture d'Hyderabad est riche et délicieuse. Les plats du pays sont très recherchés et préparés avec luxe. Le riz est toujours servi dans de fines feuilles d'argent et d'or que l'on mange très ordinairement, on savoure ce mets sans souci de la matière prècieuse.

Ce même soir, nous devions aller diner pour la dernière fois chez le Nizam, notre départ ayant été fixé au lendemain. Ce fut

un dîner d'adieu assez touchant, et vraiment nous ne savions comment remercier notre hôte de toutes ses amabilités et largesses.

Au moment de prendre congé, il m'offrit encore un joli cadeau que je n'osais vraiment pas accepter. Il voulut aussi que nous ayions avant de partir une idée de son art musical, jouant très bien du tam-tam lui-même. Il se joignit à ses musiciens et nous fit entendre quelques uns de ses plus jolis airs. Un professionnel jouait admirablement de la cithare, cet instrument qui rend tout-à-fait l'expression de la voix humaine et qui ressemble à la guitare, était si mélodieux, qu'il nous fascina tous. Cette soirée fut intime et très agréable. Le Nizam insista beaucoup pour que nous restions quelques jours de plus à Hyderabad, mais comme notre itinéraire était formellement tracé, il fallut décliner cette invitation, qui eût été vraiment, si nous l'avions acceptée, abuser de sa généreuse hospitalité. Enfin, à force d'insister, Son Altesse accepta de rester jusqu'au lendemain après-midi, afin de pouvoir avoir un dernier déjeûner, pour être encore une fois tous réunis au palais.

Après ce déjeûner qui fut un peu triste, il

trouva le moyen de m'envoyer à la maison un superbe costume musulman, avec des tapis et coussins orientaux, en velours rouge brodés d'or, d'un travail splendide. Je dus me faire photographier, il m'avait envoyé les " ayahs " pour me montrer à mettre le costume, et le photographe pour faire ma photographie avant mon départ. Quelle bousculade, quelle installation pour faire cela à l'authentique surtout en si peu de temps ; je n'eus que quelques minutes pour me rendre à la gare.

C'est avec les plus amers regrets que nous quittâmes tous cette ville qui nous procura des heures si heureuses. Le temps aussi, semblait triste et morose ; le ciel était nuageux puis quelques gouttes d'eau se mirent à tomber comme pour nous faire sentir davantage la séparation prochaine de ce lieu sans égal.

A la gare, la réception fut encore officielle le sol était jonché de fleurs et nous emportions des bouquets odorants, superbes, offerts par les délégués qui avaient été envoyés de la part du Nizam. Le train siffla, nous emportant tous plus émus les uns que les autres, par les démonstrations de sympathie, té-

moignée par tous ceux que nous avions connus à Hyderabad.

Rentrés dans la vie paisible de Kapurthala nous réalisons avec satisfaction par tous ces beaux voyages, le charme fascinant de cette Inde mystérieuse et enchanteresse.

THE END


LIBRARY OF CONGRESS
0 010 261 132 9